

1082

ROMAIN ROLLAND

SAINT LOUIS

POÈME DRAMATIQUE
EN CINQ ACTES

Cogito, ergo EST.



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22



SAINT-LOUIS

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

- I. — L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20).
Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande,

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26).
Edition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Edition de luxe* in-4° (19 × 27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur, de Gabriel BELOT.

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE :

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 juillet. Danton, les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison)
1 vol

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés par Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIE DES HOMMES ILLUSTRÉS, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, in-8 (épuisé).

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

SAINT-LOUIS

POÈME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

Cogito, ergo Est.



Emil

*Emil
11 Aug. 1926.*

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

R 68



923897

Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

1/010

A MA SOEUR

MA CONSEILLÈRE ET MON AMIE

PERSONNAGES

LE ROI DE FRANCE.	MATHIEU DE COUCY.
LE PAPE INNOCENT IV.	ÉTIENNE DE COUCY.
LA REINE MARGUERITE.	MANFRED.
THIBAUT DE BRÈVES.	EZZELIN.
ROSALIE DE BRÈVES.	LE FORGERON QUENTIN.
GAULTIER DE SALISBURY.	BÉRENGÈRE.

Barons et Chevaliers français, anglais, italiens et allemands
Les Pauvres. — Le Peuple.

CHOEUR (INTRODUCTION)

Campagne de France, à l'aube. Cloches de villages.

PEUPLE.

- Regarde ! on la voit encore...
- Ses bras s'effacent dans le ciel.
- La croix ! comme elle brille !
- Elle traverse le ciel, du couchant au levant.
- Ah ! Seigneur Dieu, que veux-tu de nous ?
- Il faut obéir.

— Cette nuit, je me suis éveillé : j'entendais sangloter autour de la maison ; j'ai ouvert la porte, le ciel gémissait. Je tremblais, et mon poil se hérissait.

— N'en doutez pas, mes chers. *Il* a passé, cette nuit, parmi nous. Deux heures sonnaient. Les coqs chantaient ; les chiens hurlaient. Gilles était à sa fenêtre ; il l'a vu, mes amis. *Il* passait sur la route. Sa tête dominait le faite de l'allée de peupliers ; ses cheveux ruisselaient sur ses épaules ; *Il* pleurait, et ses bras étaient levés en croix. Ses pieds ne marchaient pas, mais flottaient sur le chemin blanc de lune, et tout autour de lui, les arbres se ployaient, comme sous une tempête. Gilles l'a reconnu, au sang qui rougissait sa longue tunique blanche, à la place du cœur ; aussitôt un coup de vent terrible le renversa. Quand il s'est relevé, la campagne était vide ; mais le chemin, les arbres et les murs

des maisons, frôlés par son passage, luisaient comme s'ils étaient frottés de clair de lune. Et le ciel était plein de gémissements.

— Il faut partir ! Il faut partir !

— Jésus est passé parmi nous. Il nous appelle à l'aide.

— Ne le laissons pas seul. Amis, défendons-le !

— Si les récoltes étaient au moins rentrées ! Qui prendra soin des champs, quand nous serons partis ?

— J'ai vu Notre Seigneur pleurer. Les païens le torturent. Ils ont remis sur son front les épines sanglantes. Notre Seigneur Jésus agonise loin de nous. Courons à son secours !

— Tâchons de le rejoindre.

— Quel chemin a-t-il pris ?

— Nous le reconnaitrons aux buissons inclinés, des deux côtés de la route.

— Il doit être déjà loin !

— Courons, ne perdons pas ses traces.

— Jésus

ACTE PREMIER

Devant une cathédrale. — Grande place, au bord d'un fleuve. — Sur l'autre rive, collines couvertes de jardins. Sur le fleuve se rassemblent des barques pavoisées.

Peuple qui tâche de suivre l'office, à genoux, ou debout, des croix brodées sur les vêtements.

A gauche, sur une marche de l'escalier qui monte à l'église, dans un espace laissé vide par la foule, Gaultier de Salisbury est à genoux. — Sur la berge, ou dans les bateaux, soldats italiens, allemands ou anglais. Manfred, Ezzelin.

Dans l'église, on chante le Credo.

GAULTIER DE SALISBURY, à genoux sur une marche, au bas de l'escalier, vêtu d'une longue chemise de toile blanche, pieds nus. — Monseigneur Dieu, aie pitié de moi ! Grâce !... J'ai péché, j'ai péché, mais ne m'accable pas ! Tu as dit que tu pardonnes au repentir. Je me repens, tu le vois. Je saigne, ma tête est meurtrie, je me suis lacéré le corps à coups de fouet. Voici le huitième jour que je viens implorer ton pardon. Ne me repousse pas encore ! Ah ! si tu ne fais grâce à ceux qui t'offensent, alors punis-les tous ; je ne suis pas le seul coupable. Eux aussi, ils ont péché. Pourquoi me frappes-tu plutôt qu'eux ? J'ai tué. Mais Manfred aussi a tué. L'empereur aussi a tué ; et ils sont heureux ; et moi, je souffre. Pourquoi me fais-tu souffrir, moi, et non pas eux ?

PEUPLE.

- Celui-là se lamente étrangement.
- C'est un grand pécheur.
- Qu'a-t-il fait ?
- Il a tué son frère.
- Qui est-il ?
- C'est un ami de l'Antechrist d'Allemagne, l'empereur Frédéric !
- Voilà huit jours que le pape lui refuse l'absolution.
- Jésus ! est-ce qu'il pourra jamais être pardonné ?
- Pourquoi non ? est-ce que Jésus n'est pas mort pour tous ?

— Oui, mais un si grand pécheur !

— Nous sommes tous pécheurs. *Miserere* !

GAULTIER DE SALISBURY. — *Miserere* !... Je meurs si tu ne me délivres. Pardonne-moi. Si tu ne pardonnes à ceux qui t'offensent, pourquoi aurais-je dû pardonner, moi ? Il m'avait offensé, lui aussi. Fais-moi grâce. Je ne quitterai pas cette pierre que tu ne m'aies pardonné. Je ne veux plus retourner chez moi. Je ne veux plus, j'ai peur de ton feu éternel... Sauve-moi de l'enfer, sauve-moi des esprits qui rôdent autour de moi... Mon seigneur, sauve-moi ! *Acciamentions* à l'intérieur de l'église.

PEUPLE, près de l'entrée de l'église.

— Noël ! Noël !

— Entends-tu le Saint-Père ?

— Montrant Gaultier. Celui-là geint trop fort. Je ne peux rien ouïr.

— Notre bon seigneur Louis est debout près de l'autel.

— Les bannières s'agitent.

— On dirait un grand bois.

QUENTIN. — Jour de joie ! la sainte entreprise va commencer !

BÉRENGÈRE. — O mon cher seigneur Dieu, toi qui es mort pour nous, enfin je pourrai donc donner ma vie pour toi !

FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Écoute les trompettes. Bérengère, nous allons partir.

QUENTIN. — Fillette, es-tu moins faible ?

FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Sœur, appuie-toi sur moi.

BÉRENGÈRE. — Je suis forte maintenant ; je pourrais aller toute seule en Terre Sainte, pieds nus et sans bâton.

QUENTIN. — Tu es heureuse ?

BÉRENGÈRE. — J'ai le cœur tout en fête.

QUENTIN. — Il y a longtemps que je ne t'avais vu rire,

Et moi aussi, je ris. Hardi, mes gars ! Qui pourrait écouter ces fanfares sans s'épanouir d'allégresse ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Pas un ne pense à moi. Aucun d'eux, aucun d'eux ne souffre comme moi. Moi seul, on ne me pardonne pas. Aucun d'eux n'est damné... Malédiction sur eux !... Non... Ah ! je pêche encore...

PEUPLE. — Tu pars, maître Quentin ?

QUENTIN. — Comme tu vois, camarade.

PEUPLE. — Qu'est-ce que tu fais des tiens ?

QUENTIN. — Tu ne me crois pas assez égoïste pour les laisser ?

PEUPLE. — Quoi ! ils viennent avec toi ?

QUENTIN, riant. — Toute la maisonnée. Les deux gars, et la petite.

UNE FEMME. — Hélas ! elle est si menue, si frêle, la mignonne !

BÉRENGÈRE. — Mais non, je ne suis pas frêle ; je suis forte, au contraire.

LA FEMME. — Tu es toute pâlotte.

BÉRENGÈRE. — J'ai été un peu malade, mais je suis bien, maintenant.

LA FEMME. — Elle se tient à peine... Laissez-la moi, Quentin, je veillerai sur elle.

BÉRENGÈRE. — Non, je vous en prie. Voyez-vous, je mourrais si je restais ici. Mon Sauveur m'a guérie, je l'entends qui m'appelle là-bas, à son secours. Père, ne les écoute pas : je suis forte. Frères, parlez avec moi ; dites que j'ai raison.

UN FRÈRE DE BÉRENGÈRE. — Tout ce que tu voudras. Ce que tu veux est bien.

QUENTIN. — N'aie pas peur, fillette : j'ai promis. Nous avons fait un vœu ; nous sommes gens de parole. Dieu lui-même ne m'en délierait pas.

BÉRENGÈRE. — Je t'aime.

QUENTIN. — Mais tu vois ce qu'on dit ; allons, dépêche-toi de mettre des couleurs sur tes petites joues blanches.

BÉRENGÈRE. — Tu verras comme j'irai mieux bientôt.

*
* *

Mathieu de Coucy, son jeune fils Étienne, et ses chevaliers, arrivent à cheval au travers de la foule.

PEUPLE. — Noël ! Noël !

MATHIEU DE COUCY. — Place, canaille !

PEUPLE.

— Noël, sire baron !

— Sire Mathieu de Coucy !

MATHIEU DE COUCY. — Manants, où est le Roi ?

PEUPLE. — Dans l'église, messire.

MATHIEU DE COUCY. — Nous arrivons à temps. Faites souffler les chevaux.

CHEVALIERS. — Où nous emmènes-tu, sire baron ?

MATHIEU DE COUCY. — Marche, marche !

CHEVALIERS. — Où nous emmènes-tu ?

MATHIEU DE COUCY. — A Jérusalem.

CHEVALIERS. — Va pour Jérusalem. Qu'allons-nous faire si loin ?

MATHIEU DE COUCY. — Il le faut, j'ai promis.

CHEVALIERS. — Peu de butin là-bas.

MATHIEU DE COUCY. — Je ne puis faire autrement.

UN CHEVALIER. — Tu sais, sire Mathieu, moi, cela m'est égal ; où que tu marches, je te suis ; je sais bien qu'on ne s'ennuiera pas avec toi. Seulement, je dis qu'il ne manque pas d'hérétiques en Italie et en Espagne, et que ce serait plus profitable, en servant Dieu, comme il convient. Voilà ce que je dis.

MATHIEU DE COUCY. — J'ai promis ; je te raconterai un

jour, Ferrand, comment cela s'est fait. Ce n'est pas moi qui ai choisi ; je n'y pensais pas moi-même. Il a choisi pour moi.

CHEVALIERS. — Qui ?

MATHIEU DE COUCY, montrant le ciel. — Le Maître. Je dois aller là-bas. Je ne sais pas pourquoi ; ce que je sais, c'est que j'irai. J'irai, dussé-je aller seul ; et, dussé-je rester seul, j'arriverai, Ferrand.

CHEVALIERS. — C'est bon. On arrivera.

ÉTIENNE DE COUCY. — Le ciel rit sur nos têtes ; j'ai le cœur plein de joie. Quel bonheur de chevaucher dans la campagne de France, entraîné par la sainte passion, et tout le long du chemin, de voir se lever les peuples pour marcher avec nous ! Jérusalem ! Jérusalem ! ô pays merveilleux dont je rêve depuis l'enfance ! O les beaux coups d'épée que nous donnerons là-bas ! Nous ferons pâlir la gloire d'Yvain et de Lancelot.

MATHIEU DE COUCY. — Fils, ce sera plus dur que tu ne penses, peut-être.

ÉTIENNE. — Tant mieux, mon père ; il y aura des lances rompues.

MATHIEU DE COUCY. — Et des têtes aussi, petit moine ! Prends bien garde à la tienne. Il lui caresse les cheveux. Ils montent l'escalier de l'église, où les chants ont repris.

BÉRÈNGÈRE. — Mon cher seigneur Jésus, ils te font pleurer là-bas ; ils te crachent au visage. Quand pourrai-je essuyer de mes cheveux le sang qui coule de tes pieds meurtris ?

QUENTIN. — Jésus, quand me sera-t-il donné de les tenir sous mon marteau, ceux qui te font souffrir ?

ÉTIENNE DE COUCY. — Ah ! si je dois mourir, fais que ce ne soit pas avant que je n'aie vu le saint tombeau délivré !

LE PEUPLE ET LES CHEVALIERS. — Mon Jésus ! mon beau Dieu !

MATHIEU DE COUCY, du haut de l'escalier. — Sire Dieu, aide-nous : car nous venons t'aider.

GAULTIER DE SALISBURY, désespéré, criant. — Délivre-moi, délivre-moi, je le veux ! Mathieu, Étienne et les chevaliers entrent dans l'église.

*
* *

MANFRED, derrière le peuple, près du fleuve, appuyé contre un arbre, au milieu des soldats italiens, les uns sur la berge, les autres dans les bateaux. — Que dis-tu de ces gens, Ezzelin ?

EZZELIN, tranquillement. — Ils sont fous.

MANFRED. — Fais attention à ta tête, alors : voilà ceux avec qui nous allons vivre.

EZZELIN. — Merci de nous ; que diable sommes-nous venus faire ici ?

CHEVALIER, s'approchant de Gaultier. — Monseigneur, le soleil est dur... Ici, vous serez à l'ombre.

GAULTIER DE SALISBURY, violemment. — Va-t'en !

MANFRED. — Voilà donc ce fameux Gaultier de Salisbury ; quel costume ridicule !

EZZELIN. — Qu'est-ce que ce carnaval ?

MANFRED. — De stupides terreurs qui l'ont pris après la mort de son frère. Il veut expier ; il supplie le pape de le laisser suivre la croisade.

EZZELIN. — Eh bien, le pape se fait prier ?

MANFRED, haussant les épaules. — Parbleu !

EZZELIN, regardant Gaultier. — Il n'a pas toujours été ainsi.

MANFRED, riant. — Je l'ai vu si bien rosser une fois l'évêque d'Ely !

EZZELIN. — Et tout ce bruit pour un frère !... Une action très sensée, en somme.

MANFRED. — Un acte qui a évité une guerre ruineuse entre deux comtés, et l'a fait maître, sans coup férir, de toute une province.

EZZELIN. — Quelle nécessité de s'exposer en public dans cet accoutrement ?

MANFRED. — Il tâche de se prouver qu'il regrette ce qu'il a fait. L'imbécile ! si c'était à refaire, il recommencerait.

EZZELIN, montrant Gaultier. — Regarde-le frapper sa tête contre les marches.

MANFRED. — Il a trahi l'Empereur. L'Empereur est bien vengé.

EZZELIN. — Ne parlons pas de l'Empereur. Nous l'avons quitté comme lui.

MANFRED, haussant les épaules. — Tu crois cela, vraiment ?

EZZELIN. — Le moyen de ne pas le croire ? Nous sommes au service du pape.

MANFRED. — Les affaires sont les affaires.

EZZELIN. — Eh bien ?

MANFRED. — Prends garde qu'on ne nous entende... Il lui parle à mi-voix. — Le roi Louis veut passer en Palestine : il a besoin de vaisseaux. Ceux de l'Empereur sont excommuniés ; impossible de s'en servir. Que faire ? Laisser le pape profiter de l'aubaine et fournir aux croisés ses galères pourries, ou retenir en France l'armée qui le protège ? Non pas ! respectons les scrupules de ces benêts ; quittons l'excommunié, couvrons-nous d'eau bénite ; que m'importe ? J'ai été baptisé plus d'une fois dans ma vie. Triple profit, mon cher. Les beaux deniers français passent dans notre poche. Le pape n'a plus d'alliés, et nous veillerons là-bas à donner à ceux-ci de l'occupation, le plus longtemps possible.

EZZELIN. — Et l'Empereur le sait ?

MANFRED. — Hé ! l'idée est de lui. Comme je lui exprime mes regrets de me voir privé de ce gain, il s'est mis à rire dans sa barbe blonde. « Eh bien, fils, m'a-t-il dit, voilà une occasion de me quitter. Je n'ai pas besoin de tes vaisseaux. Fais-toi turc, tartare, chrétien, pape, à ton gré. Débarrasse-moi de ces dévots dangereux : ils sont trop près de moi ; un mot les lancerait aussi bien sur Spire que sur Jérusalem. Je les aime mieux là-bas ; ensable-les, Manfred, dans les déserts d'Égypte. Porte mes souvenirs à mes

barons sarrasins ; voici des lettres pour eux, un sauf-conduit pour toi. Et prends quelques bons livres, quelques gras fabliaux : l'ennui est dangereux, quand on est chez les fous. »

EZZELIN. — Voilà un homme !

MANFRED. — Le seul que je connaisse. Tous les autres sont des jouets. Lui seul est libre, maître des choses et de lui.

PEUPLE. — L'office touche à sa fin. Le bon roi communique.

QUENTIN. — Viens par ici, fillette ; tenons-nous près de la porte : quand le roi sortira, je veux que nous le voyions.

BÉRENGÈRE. — Oui, le roi bien-aimé ! ses yeux font tant de bien !

PEUPLE. — Ils vont sortir.

GAULTIER DE SALISBURY, s'agitant. — Le pape va venir. S'il me repousse encore, c'en est fait pour toujours.

EZZELIN, à Manfred. — Tu connais le Roi ?

MANFRED. — Sans doute.

EZZELIN. — C'est un homme singulier.

MANFRED. — Un visionnaire.

EZZELIN. — Il fait voir ce qu'il voit. Bien que je sache ce qu'il en faut penser, je suis tout prêt d'y croire, devant le calme étrange de ses yeux.

MANFRED. — Ne les regarde donc pas.

EZZELIN. — Il a un grand pouvoir sur tout ce qui l'entoure ; tout son peuple est pendu à son âme, comme rosée au soleil.

MANFRED. — Oui, ils trouvent en lui un clair miroir qui leur renvoie l'image de leur folie.

EZZELIN. — Il est de corps débile, mais de grâce singulière.

MANFRED. — Il me gêne, il m'irrite ; je n'aime point la fous, surtout quand ils sont calmes et concentrés ainsi. La raison est chose délicate ; il faut veiller sur elle.

EZZELIN. — Oh ! j'en ai vu bien d'autres !

MANFRED. — Mais de roi comme Louis, Ezzelin, je ne crois pas. Un prince qui, vainqueur, livre à l'ennemi deux

puissantes provinces, qui, au moment où l'Europe est en feu, abandonne son pays entre des mains de femme, entraînant avec lui toutes les forces françaises dans une expédition sans profit, sans objet, où elles vont s'engouffrer pour rien, pour le plaisir, — je ne trouve point que ce soit là un jeu. Je l'ai vu, l'autre jour, vers Cluny ; il était sous un arbre, pâle, en sueur, épuisé, pour quelques heures de chevauchée par un tiède matin. Que va-t-il faire là-bas ? Sa santé est chétive. A peine débarqués, il faudra revenir, avec lui ou sans lui. Ezzelin, nous verrons de belle confusion.

EZZELIN. — Personne autour de lui ne sent donc le danger ?

MANFRED. — Il a soufflé sur tous le vent de sa folie. Cela doit nous rendre prudents. Il en est parmi eux qui furent comme nous. Regarde celui-ci, qui descend de l'église.

EZZELIN. — C'est Thibault, comte de Brèves.

MANFRED. — Je l'ai connu jadis. Je n'eusse jamais pensé qu'il se mettrait, un jour, comme cette canaille, une potence au dos, brodée sur son habit. Thibault de Brèves, descendant de l'église, passe près de Gaultier, et le regarde avec compassion.

*
* *

THIBAUT DE BRÈVES. — Patience, sire Gaultier, l'heure approche pour vous.

GAULTIER, désespérément. — Thibault, Thibault, est-ce qu'il me pardonnera ?

THIBAUT. — Ayons confiance en Dieu. Il descend vers Manfred. Messire, le Roi se mettra en marche, aussitôt après la bénédiction.

MANFRED. — Sire comte, tout est prêt ; ma flotte vous attend.

THIBAUT, souriant. — Qui nous eût dit, Manfred, que nous nous retrouverions ici ?

MANFRED. — Vous vous souvenez donc de votre ambassade à la belle cour de Naples ?

THIBAUT. — Qui pourrait oublier les soirs du Pausilippe, les jardins parfumés où les roses montaient autour des arbres sombres, l'allée de citrons clairs balancés au soleil, le ciel, pâle violette, autour des doux visages, et la mer rayonnante, où flotte dans la brume l'île à la proue d'argent, nonchalamment bercée !

MANFRED. — Vous souvenez-vous aussi de vos amies d'antan ?

THIBAUT. — Hélène aux pieds mignons, et Mahaut la rieuse !... hélas, qu'elles sont loin !

MANFRED. — Loin en effet, Thibault ; mortes toutes les deux. La peste a mangé le gentil corps de l'une ; un petit nouveau-né a déchiré les flancs de Mahaut la rieuse.

THIBAUT. — Oh ! combien de mon cœur est déjà en poussière !

MANFRED. — Que diraient vos amies, si elles vous voyaient partir pour la Terre Sainte ?

THIBAUT. — Les pauvrettes ! leurs yeux pleurent peut-être au fond de l'abîme. Si elles me voyaient, elles me diraient : « Thibault, qu'as-tu fait de nous ? tu nous as perdues, et nous souffrons par toi. Prie et souffre pour nous, rachète nos péchés : ce sont aussi les tiens. »

MANFRED. — Il serait bien surpris, le Thibault d'autrefois, s'il pouvait vous entendre.

THIBAUT. — N'en doutez pas, Manfred ; il m'entend ; il est là. Je ne suis pas de ceux qui renient leur passé ; j'y pense toujours, mais c'est pour l'expier.

MANFRED. — Je voudrais bien savoir qui vous a transformé.

THIBAUT. — La grâce de mon Dieu.

MANFRED, incrédule. — Et nulle autre ?

THIBAUT, souriant. — Vous du moins, vous n'avez pas changé. Parlez-moi franchement : pourquoi venez-vous en croisade ?

MANFRED. — Par bonne amitié ; pour partager là-bas vos dangers et votre gloire.

THIBAUT. — Merci à vous, Manfred ; mais si vous m'en croyez, n'en dites rien au Roi : il aimerait mieux que vous ne veniez pas, que de venir sans foi.

MANFRED. — Oui, je sais, votre Roi est un parfait chrétien. Les défaites ont plus de charme pour son humilité que les victoires.

THIBAUT. — Il voit plus loin que nous. C'est un homme divin. Que serait le monde sans lui ?

MANFRED. — Et qu'est-il dans le monde ? Le monde se passe de lui. L'Empereur et le pape se disputent la terre. Il se désintéresse de la lutte où se joue l'univers.

THIBAUT. — Triste lutte, où ce qu'on gagne vaut moins que ce qu'on perd. Ah ! Manfred, ce ne vaudrait pas la peine de vivre, si c'était là tout l'intérêt sur terre. Que serais je devenu sans mon roi ? Lui seul donne un sens à la vie. Dans cet amas de trahisons et de violences, où la moitié du monde se vautre, il est une lumière du ciel. Il nous fait souvenir que derrière la nuit le jour éternel luit.

MANFRED. — Je ne vois pas ce qu'il a fait d'admirable. Il a battu l'Anglais ; mais, après y avoir dépensé beaucoup d'hommes et d'argent, il s'est empressé de lui rendre le Périgord et le Limousin, comme s'il était vaincu. Si c'est là être grand, il ne le sera tout à fait qu'après avoir ruiné son royaume.

THIBAUT. — Il a plus conquis par cet acte de magnanimité que par vingt victoires. Que reste-t-il aux vaincus, quand ils ne peuvent même plus détester le vainqueur ? Quel exemple donné aux princes de l'Europe, que ce roi qui ose mépriser la guerre et son pouvoir, et donner, victorieux, une partie de son royaume, pour régner sur le monde par sa seule bonté !

MANFRED. — Tout cela n'aurait de sens que si un tel exemple pouvait changer les autres ; or comme il n'en est rien, qui le donne est dupé.

THIBAULT. — J'ai meilleure confiance en les hommes. Et si je me trompe, qu'importe ! Il est beau de lutter pour l'impossible, quand l'impossible est Dieu.

MANFRED. — Qu'importe, en effet ? Le roi Louis est content ; et vous ; et les Anglais, je gage ? Pourquoi ne le serais-je pas ?

THIBAULT. — Ne raillez pas, Manfred. Vous ne pouvez comprendre la beauté de mon Roi ; mais, par amitié pour moi, n'essayez point de le juger. Soyez humble ; peut-être Dieu dessillera-t-il vos yeux, comme il a fait des miens. Je souffre d'entendre votre ton ironique, quand vous parlez de lui.

MANFRED. — Comme vous l'aimez !

THIBAULT. — Je tremble à la pensée de ce que nous deviendrions si Dieu nous l'enlevait.

MANFRED. — Vous devriez, en ce cas, mieux veiller sur sa vie. Vous savez ce qu'il risque, affaibli comme il est.

THIBAULT. — Je ne puis rien. Dieu le veut. Notre cause est la sienne ; il saura nous défendre. Manfred ennuyé hausse légèrement l'épaule. Les portes de l'église s'ouvrent, avec un bruit retentissant.

*
* *

PEUPLE.

— Le Roi !

— Il marche devant le Saint-Père, l'épée nue à la main.

— Il vient !... Le pape vient !...

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin. — Il te faut t'agenouiller, Ezzelin.

EZZELIN, goguenard. — Oh ! je veux bien, moi ; ce n'est pas beaucoup plus difficile que de s'asseoir. Gaultier de Salisbury, haletant, écoute et se frappe la tête contre les dalles. Les applaudissements et les acclamations roulent dans l'église comme un grand flot qui se

rapproche. On entend, au milieu, monter la voix des chantres. Quand le cortège paraît au haut de l'escalier, le peuple entier crie.

MATHIEU DE COUCY. — Arrière, vilains! Place au Saint-Père! Les hallebardiers repoussent violemment la foule, des marches de l'église. Louis, l'épée à la main, marche devant la *sedia* du pape : Innocent IV, entouré des Templiers et des Hospitaliers, tiare en tête, sanguin, vieux et barbu, bénit, des deux doigts. — La *sedia* s'arrête au sommet de l'escalier. Le reste du cortège se range autour : cardinaux, grands seigneurs ; la reine Marguerite, portant son petit enfant ; Rosalie de Brèves ; Étienne de Coucy.

PEUPLE. — Vivat, bon sire Roi !

LOUIS, souriant, comme à lui-même. — Mon peuple bien-aimé, vos yeux fidèles me sont chers. Je me sens entouré par des flots de tendresse. Vos âmes et la mienne ne font qu'un même cœur. La *sedia* est déposée sur le sol. Le pape descend et s'assied dans un trône. Le Roi debout près de lui. Des deux côtés, et tout le long de l'escalier, les deux cours, robes rouges et armures.

ROSALIE DE BRÈVES regarde le peuple et le roi. — Ils rayonnent de joie ; leurs bouches boivent les paroles qu'on leur jette. Ah ! comme je me sens seule ! plus loin de tous ces gens qui crient et qui prient que du vain bruissement de ce fleuve. Je les vois s'agiter ; je ne les comprends pas. Ils sont heureux de croire ; qu'ont-ils fait pour être heureux ? Moi, je ne sens qu'une ardente souffrance... A qui, à quoi me dévouer ? mon cœur est vide de croyance et d'amour... Ce doit être bon de s'oublier, de se laisser emporter, sans pensée, par ce courant de foi ! Je les envie !... Dieu ! fais-moi trouver dans ta croisade la flamme dont j'ai faim ! Je me donne à toi. Donne-toi à moi !

MANFRED. — Quelle est cette jolie dame, aux yeux sombres comme la nuit ?

THIBAUT. — C'est ma femme, Manfred, madame Rosalie.

MANFRED. — Quand ses longs cils se lèvent sur son regard humide, c'est comme la fraîcheur d'une ombre parfumée.

Je ne m'étonne plus de vous voir converti. Thibault rejoint Rosalie, et lui sourit. Elle fait effort pour lui sourire aussi.

INNOCENT IV, debout dans son trône. — *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus.*

GAULTIER DE SALISBURY, avec angoisse, les bras tendus vers lui. — Et moi, et moi ! ne me béniras-tu pas aussi ?

INNOCENT IV, tournant lentement la tête et fixant sur lui ses yeux durs. — La voix de l'impie monte du fond de l'abîme.

GAULTIER DE SALISBURY. — Je crie vers toi, Seigneur ! Aie pitié de moi !

INNOCENT IV. — Les gémissements de l'Enfer résonnent dans le ciel ainsi qu'une fanfare; les larmes du pécheur jouissent le cœur de Dieu.

LOUIS. — Saint-Père, épargne-le; il souffre.

INNOCENT IV. — Il est juste qu'il souffre, celui qui fit souffrir.

LOUIS. — Il se repent.

INNOCENT IV. — Trop tard.

LOUIS. — Est-il jamais trop tard pour la bonté de mon Père ?

MATHIEU DE COUCY, à mi-voix. — Saint-Père, il ne faut pas décourager le repentir. Si tu ne pardonnes point, qui donc consentira à s'humilier en vain ?

LOUIS. — Mon cœur est déchiré par l'angoisse de cette âme. Je t'en prie, fais-nous grâce ! Innocent IV regarde lentement Louis, puis Gaultier. Il fait un geste. Des hallebardiers vont vers Gaultier qui pleure, la tête dans ses mains; ils lui touchent l'épaule. Il comprend à peine; puis, éperdu, les regardant, ne pouvant parler, il monte sur ses genoux les marches de l'escalier, jusqu'aux pieds du pape, où il reste prosterné. Pendant toute cette scène, Rosalie regarde Gaultier avec un intérêt croissant.

ROSALIE. — Qui est ce malheureux ? Ah ! celui-là, je le comprends, son angoisse répond à la mienne. Il tend vers le salut ses bras désespérés !

INNOCENT IV, mettant le pied sur la tête de Gaultier. — J'ai tenu

sous mon pied la tête du dragon. J'écraserai Satan révolté contre Dieu.

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin. — Souffrira-t-il que la sale pantoufle de cette vieille femme se pose sur ses cheveux? Est-ce qu'il ne se lèvera pas?

INNOCENT IV. — Gaultier de Salisbury, ton cœur impur et gangrené ne vaudrait pas la miséricorde de Dieu, si tu n'avais trouvé un intercesseur dans les mérites de notre cher fils Louis. Par affection pour lui, nous décidons de toi — ceci : Tu donneras la moitié de tes biens aux couvents. Tu donneras de plus ton corps à la croisade. Tu laveras tes fautes dans le sang des païens, et tu délivreras Notre-Seigneur Jésus. Moyennant ces promesses, homme, je te délivre, au nom du Tout-Puissant, de l'enfer de tes crimes.

GAULTIER DE SALISBURY, se redressant d'un bond. — Sauvé, je suis sauvé!... Grâce à toi, Seigneur!... Ah! ciel! terre! je vous revois enfin!... Dispose de ma vie... Attachez-moi la croix... Oh! Dieu qui m'as pardonné, je te vengerai, je te vengerai! des flots de sang couleront. Je ferai de la Palestine une mer de sang, où fleurira la croix délivrée et vengée!... Donnez-moi mon épée!... Partons, sus aux païens! tue! Il chancelle, étourdi; ses gens le soutiennent. — Le peuple pousse des acclamations.

ROSALIE DE BRÈVES, les yeux brillants, haletante d'émotion. — Je sens passer comme un torrent de feu... Avec quelle ardeur il reprend pied sur terre! Comme il croit à la vie!... Il vit, qui peut sentir de telles émotions... Mon cœur bondit en moi. Elle se presse la poitrine de ses deux mains.

GAULTIER DE SALISBURY. — Délivré! je n'ai plus de péchés, je suis pur, je respire. Ha! On l'habille et on l'arme.

ROSALIE. — On dirait un grand lion qui s'étire au soleil.

GAULTIER DE SALISBURY. — Sire Roi, tu m'as sauvé. Mon épée et mes hommes sont à toi. Donne le signal du départ. J'ai hâte de payer Dieu.

LOUIS, froidement. — Baron, gardez votre dette. On ne s'acquitte point si vite envers Dieu.

*
* *

MATHIEU DE COUCY, près du fleuve, au peuple qu'il repousse. — Arrière, chiens malades, rosses éclopées, allez crever ailleurs !

LOUIS. — Que se passe-t-il, Mathieu ?

MATHIEU. — Sire, ce sont ces coquins qui envahissent nos barques. Ils sont là une troupe de va-nu-pieds, de femmes et d'enfants, qui ont la prétention de venir en croisade.

LOUIS. — Et qui les en empêche ?

MATHIEU. — Moi.

LOUIS. — Coucy, ne savez-vous pas que c'est un crime d'empêcher une âme d'aller à Dieu ?

MATHIEU. — Il est d'autres moyens.

LOUIS. — Laissez venir ces gens. Les pauvres se jettent aux pieds de Louis.

LES PAUVRES. — Bon sire, ne nous chasse pas. Nous sommes pauvres, mais nous avons une âme comme les autres. Accorde-nous la faveur de mourir comme les autres pour le Seigneur Jésus. Doux sire, ne nous laisse pas.

LOUIS, souriant. — Bonnes gens, séchez vos larmes : comment serais-je assez dur pour ne pas écouter votre humble prière ? Ils lui baisent les mains. Je vous connais. Gillot, où est ta femme, qui souffrait durement ?

UN PAUVRE. — Hélas ! sire, elle est morte.

LOUIS. — Dieu est bon. Patience ; il nous rappellera aussi.

Amis, vous n'avez pas été heureux chez moi. Pourtant, ne regretterez-vous pas les chemins de France, où vous demandiez votre pain ?

LES PAUVRES. -- Où nous serons avec toi, nous serons avec Dieu.

LOUIS. -- Il est partout. Il est avec chacun de ceux qui souffrent comme lui.

MATHIEU DE COUCY. -- Sire, vous ne pensez pas à les emmener ?

LOUIS. -- Oui dà.

MATHIEU DE COUCY. -- Ils ne sont bons à rien.

LOUIS. -- Ils seront ma garde d'honneur.

MANFRED. -- Grand merci ! Je me mets aux bagages.

MATHIEU DE COUCY. -- Au moins, ne prenez pas ces malades et ces enfants.

LOUIS. -- Ne donné-je pas l'exemple ?

MATHIEU DE COUCY. -- Il faut avoir pitié d'eux plus que de vous-même.

LOUIS, avec bonté. -- Vous dites vrai, Mathieu.

MATHIEU DE COUCY, montrant Bérengère. -- Regardez-moi cette fille ! Faut-il pas être fou, pour vouloir l'emmener !

ÉTIENNE DE COUCY, à part. -- Elle rougit. Pauvre petite ! elle est toute honteuse.

MATHIEU DE COUCY, à Quentin. -- Est-ce que tu as la prétention de partir avec cette enfant ?

QUENTIN. -- Et pourquoi donc pas, monseigneur ? je l'ai promis à Dieu.

MANFRED. -- Tu veux te payer un voyage, aux frais de la croisade.

QUENTIN. -- Par le bon Dieu, ce n'est pas vrai !

MANFRED. -- Vas-tu me démentir, manant ?

QUENTIN. -- Il n'y a pas de respect qui tienne, si l'on ne me respecte.

LOUIS. -- Silence. Et toi, approche. Qui es-tu ?

QUENTIN. -- Sire, puisque vous emmenez vos pauvres, je veux bien en être un. Pourtant, je ne suis pas un pauvre, je gagne honnêtement ma vie. Tout le monde me connaît

ici ; je suis maître Quentin, le forgeron ; et voici mes garçons et ma fille.

LOUIS. — Ta fille n'est-elle pas bien faible pour un si long voyage ?

QUENTIN. — Sire, la petite fut malade, le mois passé ; nous nous attendions tous à lui voir rendre l'âme. J'ai prié Dieu ; j'ai fait vœu, s'il me la guérissait, de prendre la croix avec elle et les miens. Bérengère a guéri. Sire, nous venons.

LOUIS. — C'est bien. Venez, damoiselle.

ÉTIENNE DE COUCY, allant à Bérengère et lui offrant la main. — N'ayez pas peur ; venez. Vous partirez aussi. Bérengère lève timidement les yeux vers Étienne, et les baisse aussitôt. Ils montent les degrés de l'église. Bérengère s'agenouille devant le Roi, et lui baise la main. Louis lui caresse les cheveux.

LOUIS. — La mort a donc touché ce petit front de près ? Ces yeux ont aperçu le port, où Dieu attend nos âmes ?... N'est-ce pas qu'on a regret à revenir de là-haut ?... Moi aussi, mon enfant, Dieu m'a pris par la main ; il m'a conduit au seuil de la vie éternelle ; mais Il m'a ramené au milieu des vivants. Et comme toi, j'ai fait vœu.

BÉRENGÈRE. — Sire, ne me repoussez pas.

LOUIS. — Dieu m'en garde ! Peut-être a-t-il des desseins sur toi comme sur moi ; nous lui appartenons... Tu sais que tu souffriras, ma fille ?

BÉRENGÈRE, le regardant comme en extase. — Oui, sire.

LOUIS, souriant. — Tu ne m'écoutes pas... Quentin, tu sais que ce sera rude ?

QUENTIN. — Dieu le veut, Monseigneur.

LOUIS. — Viens sur notre vaisseau. Il embrasse doucement Bérengère.

ÉTIENNE DE COUCY, à part. — Cher roi, comme je l'aime !

MARGUERITE. — Sire, donnez-la-moi.

MATHIEU DE COUCY. — Que de bouches inutiles !

LOUIS. — Plus puissantes que nos bras, Coucy ; elles prieront

MATHIEU DE COUCY. — Les provisions destinées aux batailles passeront donc en prières ?

LOUIS. — Sachez-le bien, baron, j'aimerais mieux renvoyer mille arbalétriers que cent pauvres de Dieu qui veulent mourir pour lui.

MANFRED, à Ezzelin. — Bien ! bien ! Excellent, ma foi ! Ah ! le merveilleux politique ! Je m'étonne qu'il ait eu recours à nous. Quelle belle expédition on aurait pu faire avec les hospices de Lyon et les moines de Cluny !

LOUIS. — C'est le cœur qui gagne les batailles, Mathieu, ce ne sont pas les armures. Ces pauvres gens qui ne vivent qu'en Dieu, voilà le cœur de mon armée !

*
* *

THIBAUT DE BRÈVES monte l'escalier, et s'incline devant la Reine. — Madame, nous sommes prêts ; vous plaît-il de donner le signal du départ ?

MARGUERITE. — Je le veux bien, Thibault, s'il plaît à mon seigneur. Elle se tourne vers le Roi.

LOUIS. — Dieu commande. Il fait un signe. Les trompettes sonnent. Les chevaliers s'apprentent au départ. Rosalie, Thibault et ses chevaliers, les premiers, montent sur leur nef.

THIBAUT DE BRÈVES. — Comme tout est plus beau, quand il faut le quitter ! que le chant de l'alouette est heureux, ce matin ! que les moissons dorées flottent languissamment ! Chevaliers, qui de nous goûte cette tendresse, pour la dernière fois ?

CHEVALIERS. — Ce qui sera, sera.

ROSALIE DE BRÈVES. — Partirons-nous enfin ?

THIBAUT. — Comme tu es pressée !

ROSALIE. — Qu'attendons-nous encore ?

THIBAUT. — N'auras-tu pas un regard pour tout ce cher pays, où nous avons vécu ensemble si longtemps ?

ROSALIE. — Dieu merci, je le connais assez. O les jours gris et tristes, les longues veillées mornes dans les salles humides, les éternelles chansons des prêtres et des trouvères ! ils sont loin maintenant, pas assez loin encore. Vogue pour l'inconnu !

THIBAUT. — Tu es cruelle. N'y a-t-il pas eu de bons jours, ingrate ? Ne nous sommes-nous pas bien aimés, — autrefois ?

ROSALIE. — Autrefois ? pauvre Thibault ! Elle lui sourit affectueusement.

THIBAUT. — Tu es heureuse d'être si légère de souvenirs. Mon cœur a plus de mal à se détacher de ses anciens amis ; il emporte avec lui tout le bonheur passé, la terre de la patrie.

ROSALIE. — Pourquoi pars-tu alors, puisque tu l'aimes tant ?

THIBAUT. — Le devoir me commande. Je dois suivre le Roi.

ROSALIE. — Le devoir ! le devoir ! Des ordres ! Jamais libre !

THIBAUT. — Tu ne sais pas le bonheur qu'il y a à obéir.

ROSALIE. — Alors, tu es heureux ?

THIBAUT. — Je suis heureux et triste ; je veux et je ne veux pas.

ROSALIE. — Fi de cette volonté qui ne sait pas vouloir !

THIBAUT. — Rosalie, regarde-moi.

ROSALIE. — Que veux-tu ?

THIBAUT. — Ne me juge pas trop sévèrement, toujours.

ROSALIE. — Je ne te juge point, Thibault.

THIBAUT. — Si fait, tu me condamnes.

ROSALIE, après un moment, le regarde et sourit. — Je suis mauvaise, tiens ; il faut me pardonner, à moi aussi.

THIBAUT. — Je ne t'en veux jamais. Tu as de si bons yeux quand tu veux.

ROSALIE. — Vois-tu, il faut me défendre contre moi-même.

THIBAUT. — Te défendre ? Comment ?

ROSALIE. — Ah ! cela, c'est à toi de le savoir.

THIBAUT. — Pourquoi ? Il est simple de parler franchement.

ROSALIE. — Non, si tu ne me comprends pas sans que je parle, tu ne me comprendras pas après que j'aurai parlé.

THIBAUT. — Eh bien, prions Dieu ; puisque nous allons l'aider, lui aussi qu'il nous aide !

ROSALIE. — Qu'il nous aide !

THIBAUT, à part. — Mon Dieu, faites qu'elle m'aime !

ROSALIE, à part. — Mon Dieu, faites que j'aime. La barque s'éloigne du bord, pour faire place à celle du Roi.

*
* *

LOUIS, au Pape. Adieu, Saint-Père, nous reverrons-nous jamais ?

INNOCENT IV. — Je suis bien vieux, mon fils. Que Dieu nous fasse la grâce de nous rejoindre un jour en son saint paradis. Ils s'embrassent. Plus heureux que moi, tu vas verser ton sang en des combats sacrés. De plus âpres batailles m'ont été réservées.

LOUIS. — Que ne puis-je t'entraîner, mon père, et le monde à ta suite !

INNOCENT IV. — C'est une sainte guerre aussi pour qui je reste, mais pleine d'amertume. Tu luttas pour le bien, et moi contre le mal.

LOUIS. — L'exemple seul du bien n'est-il pas suffisant ?

INNOCENT IV. — Ton âme ne peut comprendre les profondeurs du mal dans les âmes perverses.

LOUIS. — Mon père, sois indulgent.

INNOCENT IV. — Je te bénis, mon fils ; mais laisse-moi faire ma tâche. Le Seigneur m'a confié la garde de son peuple. Je ne faillirai point à mon devoir impitoyable.

J'exterminerai le mal de la face de la terre. J'arracherai de son trône l'Antechrist impérial.

LOUIS. — Ne pousse pas au désespoir ton ennemi repentant. Que j'aimerais voir la paix, par l'Empereur et par toi, descendre sur le monde !

INNOCENT IV. — Rien ne saurait ébranler notre décision sainte.

LOUIS. — Ta volonté soit faite, seigneur ; tu sais seul ce qu'il te convient de faire... Daigne veiller sur le peuple que je laisse. Sois le bon pasteur qui garde ma bergerie. Il s'incline, puis se retourne vers le Peuple. O mon peuple, tu vas quitter ta douce France, la bonne terre dont notre chair est faite, et sous laquelle dorment nos morts et nos souvenirs. Le moment est venu ; nous allons nous confier à la mer infinie. Maintenant, haussons nos cœurs et nos yeux vers le ciel. La voici désormais, notre nouvelle patrie ! La Sainte Passion n'a pas encore pris fin. L'agonie du Sauveur continue sur la croix. Allons partager son angoisse. Allons essuyer les pleurs de mon Jésus. Amis, ne craignez rien ; quoi qui nous puisse attendre, — au travers des dangers, des souffrances, de la mort, — par delà l'Océan, je vous conduis à Dieu.

PEUPLE, acclamations. — A Dieu ! Épées et bannières s'agitent. Les seigneurs et les dames montent sur les barques.

EZZELIN. — Comme ils courent joyeusement à leur perte !

MANFRED. — Les imbéciles !

EZZELIN. — Malgré moi, je les plains.

MANFRED. — Que nous importe ? Nous aurons de quoi nous divertir. Allons, hop, hop ! au gouffre ! Louis debout, en avant de sa nef. Près de lui, Marguerite avec son petit enfant. Mathieu et Étienne de Coucy, Quentin derrière lui, Bérengère à ses pieds.

PEUPLE, d'une immense acclamation. — Vive Dieu ! Les chantres de l'église et les prêtres du pape entonnent le *Veni Creator*. Les trompettes sonnent. Les rameurs mettent les barques en mouvement. Tout s'agit et tout cris.

ACTE II

La nuit. — Le vaisseau du roi. — Sur le pont du navire, saint Louis est assis, enveloppé dans son manteau, appuyé contre un mât. — Auprès de lui, dormant, la reine Marguerite. — A quelques pas, Bérengère dormant, au milieu des siens.

Grand silence. — De claires étoiles, et leur sillage lumineux dans les flots. — L'Orient commence bientôt à pâlir.

LOUIS. — Mon Dieu, dont je sens couler la puissance infinie dans le silence de l'air étoilé ; mon Dieu, qui me tiens dans ta main, suspendu entre le ciel et l'onde, mon âme savoure sa faiblesse avec des pleurs d'amour ; elle jouit tendrement de t'être ainsi livrée. Tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; mais tu ne peux point faire que je cesse de t'aimer. Ah ! mon Dieu, mon cher Dieu, qui me fais tant de joie, que mon amour n'a-t-il aussi quelque douceur ! Ne puis-je rien pour toi ? Toi qui souffris par nous, ne pouvons-nous pas aussi te rendre heureux ?

MARGUERITE, s'éveille et se soulève doucement. — Louis...

LOUIS. — Marguerite... Elle lui prend la main ; ils se regardent avec affection.

MARGUERITE. — L'air est frais.

LOUIS. — Nous sommes près du matin. Elle se serre contre Louis, qui l'enveloppe de son manteau.

MARGUERITE. — La galère file comme un oiseau. Nous sommes emportés dans son vol silencieux.

LOUIS. — Je te regardais dormir. Ton corps avec le mien sur ces planches fragiles flotte dans l'infini ; mais je pensais : qu'importe ? Car le Seigneur m'entoure ainsi qu'en un rempart, et ma tranquille amie repose auprès de moi ; ses yeux sont clos, mais son amour veille.

MARGUERITE. — Cher Louis, tu pensais à moi ?

LOUIS. — Que tout, ici, paraît simple ! La musique des étoiles dissipe ce qui est mortel en nous. Le silence, plein de Dieu, règne sur ma pensée ainsi que sur les flots. Les

voix du monde se sont tues. Tout à l'heure, je songeais : « Ai-je bien fait d'entraîner avec moi mon bon peuple ? En ce moment ils dorment, ils ont confiance en moi. Pauvres gens, que d'épreuves se préparent pour eux ! ils ne le savent point. Pourtant, je ne les ai pas trompés ; je leur ai dit à la fois la gloire et la peine ; mais ils ne m'entendaient pas. Ils vont souffrir ! » Quoi, ai-je des remords ? Non, j'ai raison, mon Dieu. Je leur fais plus de bien en les menant lutter et mourir pour le bien, qu'en les laissant languir dans un lâche bien-être. D'abord, les arracher à leurs basses pensées, tuer en eux l'égoïsme et les désirs mortels. Le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de défendre Dieu.

MARGUERITE, baisant les mains de Louis. — Tes mains sont glacées. Dès que tu es ému, tout ton sang t'abandonne.

LOUIS. — La brise se lève, l'aube vient.

MARGUERITE. — Revenons, ami. Tu es faible encore. Ils se lèvent, vont vers le bord du navire et regardent les flots.

MARGUERITE. — Ah ! que nous sommes loin déjà de notre France ! Il me semble que nous nous enfuyons aussi de notre vie passée. Chère vie où nous nous sommes connus, où nous nous sommes aimés, où jusqu'aux heures d'enfance où je ne t'avais point vu, me semblent illuminées du tendre pressentiment de notre amour futur. Je voudrais redevenir enfant, pour pouvoir une fois encore te rencontrer, Louis, pour la première fois.

LOUIS. — Ne regrette rien. Le passé est en nous. Aie foi dans notre amour ; chaque jour le rapproche de l'heure où comme deux ruisseaux, nos cœurs se mêleront parmi l'herbe odorante du Paradis fleuri. Ils rentrent lentement ; ils s'arrêtent devant Bérengère endormie.

MARGUERITE. — Elle dort gentiment, son bras nu sous sa tête.

LOUIS, s'agenouille et lui touche la main. — Elle a froid. Il ôte son manteau et en couvre doucement Bérengère.

BÉRENGÈRE, s'éveillant à demi, les yeux à peine ouverts, lui tend les

bras, ne sachant ce qu'elle dit. — Monseigneur, c'est vous... vous, mon bien aimé... ah ! Elle soupire et se rendort.

QUENTIN, dans son sommeil, à voix haute. — Jésus, Marie, veillez sur nous.

LOUIS, debout, faisant le signe de croix sur eux. — Amen. Il s'éloigne avec Marguerite. — Grand silence. — Bruit des flots. — Une voix de matelot crie au loin un ordre rauque et traînant. — Manfred et Ezzelin paraissent.

*
* *

MANFRED. — Arriverons-nous enfin ?

EZZELIN. -- Nous toucherons terre dans la matinée.

MANFRED, regardant au loin. — Des lumières.

EZZELIN. — C'est la côte, déjà.

MANFRED, marchant à grands pas. — Déjà ? le diable t'emporte !

EZZELIN. — Tu es bien irritable, Manfred.

MANFRED. — Je les hais.

EZZELIN. — Qui ? Ces gens ? Ils ne nous ont rien fait.

MANFRED. — Et comptes-tu pour rien l'avilissement de vivre parmi eux ?

EZZELIN. — Tu m'avais averti ; tu le savais d'avance.

MANFRED. — Non, je ne pressentais pas l'atmosphère de stupide folie où nous sommes plongés. Cette comédie vertueuse que chacun joue ici, par niaiserie ou par hypocrisie... (Si j'étais sûr au moins que ce fût par hypocrisie !...), cette inepte dévotion, et, plus encore que tout, l'étonnante sûreté qu'ils ont dans ce qu'ils croient ; n'est-ce pas exaspérant, Ezzelin ?

EZZELIN. — Non pas ; c'est un repos d'esprit, au contraire. Nulle crainte ici d'être dupé : il n'est rien qu'ils n'acceptent.

MANFRED. — Des gens qui croient, Ezzelin, qui croient

tous, sans un doute !... Croire, l'étrange chose ! Penses-tu à ce que c'est ? Songes-tu, quand tu parles à quelqu'un de ceux-là, à tout ce qu'ils voient dans le moment qu'ils te regardent ?... un amas de folies, une sorte de Dieu, des démons, des esprits, un abîme éternel... et cela constamment, à toutes les heures du jour ! Cela donne le vertige... Si je pouvais au moins en faire douter quelqu'un ! Cela me ferait du bien. Mais cette imbécile assurance ! Ah ! comme je les hais !

EZZELIN. — Je ne t'ai jamais vu ainsi.

MANFRED. — C'est manque d'occupation.

EZZELIN. — Que ne fais-tu la cour à l'une de ces Françaises ?

MANFRED. — Ce ne serait pas prudent. J'ai une tâche à remplir ; il me faut faire la sainte bête. Si l'on me surprenait, tout serait manqué... Mais je me console, Ezzelin. Je m'amuse secrètement à démonter ces fous. Depuis que nous sommes enfermés avec eux, j'ai eu le temps de les observer, d'étudier leurs rouages. Bien, j'en tiens quelques-uns : patience ! nous allons rire.

EZZELIN. — Je ne te comprends pas.

MANFRED. — As-tu vu le loup saxon rôder autour de la jeune chèvre lascive ?

EZZELIN. — C'est l'excommunié que tu veux dire ?

MANFRED. — N'as-tu pas remarqué ses manèges avec Rosalie de Brèves ?... C'est mon œuvre, Ezzelin.

EZZELIN. — Quel plaisir cela peut-il bien te faire ?

MANFRED. — D'ici peu, une nouvelle indulgence papale ne lui sera pas inutile.

EZZELIN. — A qui ?

MANFRED. — A Salisbury.

EZZELIN. — Bon ! pour cette aventure ? Le pape se soucie bien de ces niaiseries !

MANFRED. — Et si Thibault le sait ?

EZZELIN. — Qui irait le lui dire ?

MANFRED. — C'est bien... Ces endormis, ces saints, je les réveillerai. Par Dieu ! j'en détraquerai quelques-uns, si je veux. Nous verrons si tout est mort en eux... Et lui, lui, je l'atteindrai, lui-même, au travers des autres.

EZZELIN. — Qu'as-tu donc ?

MANFRED, haineux. Ils croient !... Silence ! Entre Gaultier de Salisbury. Il marche avec agitation, grondant des mots entrecoupés.

*
* *

GAULTIER DE SALISBURY. — Je suis sauvé !... — Silence. — Colère. Je suis sauvé ! Il marche à grands pas. — Grondant. Réponds-moi ! Il se frappe la poitrine avec ses poings. Dis-moi que je suis sauvé... Avec accablement. Dieu, si je ne l'étais pas !... Si la parole de ce prêtre n'était pas suffisante !... Ha ! qui est là ?

MANFRED. — Moi, Gaultier.

GAULTIER DE SALISBURY. — Manfred... Tu m'as entendu ?

MANFRED. — Je vous croyais avec quelque autre.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu m'as entendu ?

MANFRED. — Non... Vous avez la fièvre ?

GAULTIER DE SALISBURY. — L'air est pesant.

MANFRED. — Je ne trouve point.

GAULTIER DE SALISBURY. — Reste avec moi. Je voudrais que le jour fût venu.

MANFRED. — Dites-moi, sire Gaultier, cette absolution...

GAULTIER DE SALISBURY. — Quelle absolution ?

MANFRED. — Celle que le pape...

GAULTIER DE SALISBURY. — Ah ! tu m'as entendu !

MANFRED. — Nullement.

GAULTIER DE SALISBURY. — Parle !

MANFRED. — C'est une idée à laquelle je songeais.

GAULTIER DE SALISBURY. — Parle donc !

MANFRED. — L'absolution est-elle donnée par avance, sur la promesse de racheter le passé, ou n'en reçoit-on l'effet qu'après avoir accompli toute la pénitence ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Quoi ? que dis-tu ? Je suis absous !

MANFRED. — Je ne songeais pas à vous.

GAULTIER DE SALISBURY. — Quoi, je serais encore sous le coup de la malédiction ?...

MANFRED. — Je ne disais point cela pour vous inquiéter, mais par scrupule de conscience.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu ne le penses pas ; ce n'est pas vrai.

MANFRED. — Je ne le pense pas, si vous voulez. Je serais fâché de vous avoir troublé.

GAULTIER DE SALISBURY. — Ainsi, ce vieillard se serait joué de moi !... Impossible ! il m'a laissé le remercier, Manfred.

MANFRED. — Je me trompais sans doute.

GAULTIER DE SALISBURY. — Ah ! je voudrais que nous fusions là-bas... avoir accompli mon vœu, me laver dans le sang... Si je mourais maintenant ?... Non, Dieu m'a pardonné... Mais si ce pape, dans sa haine contre moi, ne m'avait pas donné la *vraie* absolution !... Maudit sois-tu, Manfred ! Pourquoi m'as-tu dit cela ! Jamais je ne pourrai l'oublier. Tu ne sais donc pas que je souffre sans trêve ? Il me semble que, quoi que je fasse, je suis damné. J'ai beau user mon corps à force de pénitences, me faire absoudre chaque jour par mes prêtres, me couvrir de reliques ; j'ai toujours là, Manfred, une voix qui me crie : « Tu es damné. »

MANFRED. — C'est vous qui l'inventez.

GAULTIER DE SALISBURY. — Songes-tu à ce que c'est : se sentir suspendu par un fil sur l'Enfer ; et, si ma vie cassait, ce serait fait de moi pour les éternités !... Ah ! Manfred, si ton âme roulait dans l'abîme, et là, plongée au fond, en-

gluée dans le soufre, engloutie dans la nuit, mordue éternellement par les bêtes immondes, devait rester toujours sans fin et sans espoir ! Entends-tu ! Misérable qui me fais souffrir, souffre donc aussi ! Il le prend à la gorge.

MANFRED, froidement. — Sire baron, vous êtes malade, je pense.

GAULTIER DE SALISBURY, se ressaisissant. — Oui, malade. Pardon.

MANFRED, sombre et ironique. — Folie que tout cela. *Tu habiteras dans la terre froide et noire, qui pourrit avec toi. Sans portes, la maison ; il fera sombre dedans. Là tu habiteras, et les vers te mangeront. Là tu seras enfermé, et la mort tient la clef. Et tu appelleras vainement les amis. Tu n'as pas un ami qui veuille te suivre là ; et pas un ne s'enquiert si la maison t'agrée. Nul jamais n'ouvrira la porte pour te chercher. Car tu seras hideux et odieux à regarder.*

GAULTIER DE SALISBURY. — Horreur ! j'aime mieux sentir les flammes dévorantes... Ah ! si je pouvais être seulement démon, qui n'est que bourreau, et non pas un damné !

MANFRED, sombre. — Rien n'est rien après nous. Pense donc à la vie, et moque-toi du reste.

GAULTIER DE SALISBURY. — Et le Diable est en moi. Je lutte en vain. Ma bouche veut blasphémer. Ma main veut se lever pour commettre des crimes ; mon cœur veut se souiller. Je combats nuit et jour contre des idées mortelles. Souvent je claque des mains contre mon menton pour empêcher ma bouche de s'ouvrir ; et d'autres fois, je voudrais sauter la tête en bas dans un trou à fumier, pour empêcher ma bouche de parler. Dieu cruel, ne m'as-tu créé qu'afin de me détruire ? Silence.

MANFRED, froidement. — N'avez-vous pas souffert, quand le pied de ce prêtre s'est posé sur votre tête ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Quel prêtre ? que dis-tu ?... Il n'a point fait cela.

MANFRED. — L'armée entière l'a vu essayer sur vos cheveux sa pantoufle brodée.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tonnerre ! je l'étriperai, je l'écraserai à coups de talon.

MANFRED. — Et votre absolution ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Oui, me racheter d'abord... Puis revenir à Rome ; et là, si je le tue, Manfred, sans qu'il me voie, il ne pourra m'excommunier.

MANFRED. — Sans doute, mais son successeur ?

GAULTIER DE SALISBURY. — L'Empereur ne peut-il faire nommer un ami ?

MANFRED. — A merveille. Une cloche tinte. Gaultier fait le signe de croix.

MANFRED. — Où allez-vous ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Prier.

MANFRED, regardant à gauche. — Est-il vrai que la petite comtesse ait le corps aussi blanc que la neige sur la branche, quand il a fraîchement neigé ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Rosalie ? Qui dit cela ?

MANFRED. — Son mari.

GAULTIER DE SALISBURY. — L'imbécile !

MANFRED. — Où en sont vos affaires ?

GAULTIER DE SALISBURY. — Donne-la-moi, Manfred ; elle seule peut m'arracher aux pensées qui me rongent.

MANFRED. — Prenez-la ; qui vous arrête ? Il montre à gauche.

GAULTIER DE SALISBURY. — Elle ? à cette heure ?

MANFRED. — Eh ! c'est vous qu'elle cherche.

GAULTIER DE SALISBURY. — Tu es fou !

MANFRED. — Croyez-moi ! elle vous aime.

GAULTIER DE SALISBURY. — Veille à ce qu'on ne vienne point. Manfred et Gaultier se retirent. Rosalie vient sur le bord du navire et regarde. — Aube.

ROSALIE DE BRÈVES. — Où vais-je?... Ces eaux tourbillonnent ! Il y a un vertige pareil en moi... Mon cœur est vide. Je voudrais où fixer ma pensée... Cette ligne dorée... Voilà cette Terre Sainte où nous vivrons maintenant. Terre arabe ou française, qu'importe, puisque nous y serons ? Tout est toujours le même... J'ai froid. Pourquoi suis-je sortie ? J'étouffais tout à l'heure ; je suis tout oppressée... Ah ! qu'est-ce que j'attends?... je ne sais... Pauvre que je suis, je me mens à moi-même... — C'est lui!... que vais-je dire ? Elle ne s'est pas retournée, mais a reconnu la présence de Gaultier qui s'approche.

GAULTIER DE SALISBURY. — La première éveillée, madame ! Que cherchent vos regards dans la profonde mer ?

ROSALIE DE BRÈVES. — Sire baron, je regarde cette terre inconnue qui s'approche. Que nous apporte-t-elle ?

GAULTIER. — Pour vous, madame, peu de fêtes, je crois.

ROSALIE. — Vous me jugez mal ; je ne cherche point les fêtes. Vous méprisez les femmes ?

GAULTIER. — Excusez-moi.

ROSALIE. — Parlez avec franchise.

GAULTIER. — Oui, madame.

ROSALIE. — Vous les méprisez moins que moi.

GAULTIER. — Qu'êtes-vous venue chercher dans cette rude entreprise ?

ROSALIE. — L'espoir d'un changement chez moi et chez les autres.

GAULTIER. — Pour cela, vous serez satisfaite : l'éprouvé est un miroir, qui déforme les traits. Mais ce n'est pas en beau.

ROSALIE. — Ce sera toujours mieux s'ils changent, seulement.

GAULTIER. — Mais non pas vous, madame.

ROSALIE. — Pourquoi non ? Je le voudrais. Je ne m'aime point. Gaultier. J'ai honte de ma vie ennuyée. Fortune ou infortune me seront chères autant, pourvu qu'elles raniment mon cœur endormi.

GAULTIER. — Manquiez-vous d'aliment ? N'aviez-vous pas, en France, de quoi vous bien occuper ?

ROSALIE. — Sans doute ; il eût fallu m'intéresser davantage aux menues besognes et aux petites gens. Mais je ne suis pas de cette sorte. Qu'y faire ? Je ne m'intéresse pas aux autres. Les misères du peuple m'ennuient. Je ne lui veux point de mal ; je veux faire du bien aux pauvres ; j'en fais comme je puis ; mais je ne trouve pas que ce soit un objet suffisant à la vie... Ah ! je leur ferais donner la moitié de mon comté, pour n'avoir plus à entendre parler d'eux.

GAULTIER. — A la bonne heure, par Dieu ! Vous êtes la première femme qui ait le courage de la franchise.

ROSALIE. — Je ne suis pas bonne, je le sais ; mais je suis ainsi.

GAULTIER. — Au diable les misérables ! c'est une manie de l'époque. Que les forts pensent aux forts, et laissent crever les faibles !

ROSALIE. — Ce n'est pas que j'admire les jeux des gentilshommes. Ces mannequins de chevalerie me semblent à la fois puérils et brutaux. Il m'est bien difficile de les prendre au sérieux. Parade et comédie ! Même quand ils se tuent, ils se croient au théâtre.

GAULTIER. — Madame, ils sont vaillants. Au reste, vous dites vrai. Tous vos seigneurs français, à la folle cervelle, ont besoin d'un public, ou d'un scribe attentif qui retrace leurs bravades. C'est une sottise chose. On ne va pas loin, quand on vit pour les autres. Il faut être pour soi, pardieu ! la chose en vaut la peine. Il fait bon oublier cette poussière vaine, les sottises criardes d'une foule impuissante, qui voudrait vous juger et ne vous comprend pas. Il fait bon chevaucher seul par les grandes routes. Quand je suis dans la bataille, c'est à peine si je vois ceux qui tombent devant moi ; j'entends grincer sur moi les lances qui s'écrasent ; une chaleur puissante m'inonde la poitrine, et je jouis de ma force qui foule aux pieds les hommes.

ROSALIE. — Vous aimez la vie, Gaultier.

GAULTIER. — Certes, la vie est bonne... Ah! la vie serait si bonne, s'il n'y avait pas .. Il a changé de ton et d'expression brusquement.

ROSALIE. — Quoi donc?

GAULTIER. — Lui.

ROSALIE. — Vous avez un ennemi?

GAULTIER. — Laissons cela.

ROSALIE. — Qui n'a des ennemis?

GAULTIER. — Vous en avez aussi, comtesse?

ROSALIE. — Le plus cruel de tous... la contrainte perpétuelle de cette société servile et tyrannique, faite pour écraser les âmes un peu fières.

GAULTIER. — On peut s'en délivrer.

ROSALIE. — Il faut être bien fort.

GAULTIER. — Voulez-vous que nous fassions alliance?

ROSALIE. — Vous oubliez que je ne suis pas libre.

GAULTIER. — Il dépend de vous de l'être quand vous voudrez.

ROSALIE. — Comment?

GAULTIER. — Je vous aime.

ROSALIE. — Qu'osez-vous dire?

GAULTIER. — J'ose. Je t'aime. Je t'aurai.

ROSALIE, durement. — Si je veux.

GAULTIER, suppliant. — Aimez-moi! Le petit Étienne de Coucy vient, sur la pointe des pieds, vers Bérengère endormie.

GAULTIER, furieux. — Qui vient? Il tire son épée. Rosalie fuit. Gaultier rentre son épée, et suit Rosalie. Le petit Coucy regarde Bérengère, jette un coup d'œil furtif autour de lui et s'agenouille auprès d'elle, en retenant son souffle.

*
* *

ÉTIENNE DE COUCY. — Elle est blottie sous ces fourrures.

A peine si l'on voit sa petite figure blanche... Il se penche, et lui met un baiser sur le front. Bérengère fait un mouvement, et ouvre les yeux. Ah!

BÉRENGÈRE. — Ah! Elle se soulève. Étienne s'est relevé rapidement. Ils restent un instant, rot gissants, sans parler.

ÉTIENNE. — Je vous regardais dormir.

BÉRENGÈRE. — Oui, je dormais bien.

ÉTIENNE. — Est-ce moi qui vous ai réveillée?

BÉRENGÈRE. — Monseigneur, je ne sais pas.

ÉTIENNE. — Vous dormez encore... Pardon. Je vous ai fait peur?

BÉRENGÈRE. — Non, monseigneur, il me semble que je savais que vous étiez là. J'ai ouvert les yeux, je vous ai vu... Est-ce qu'il y a longtemps que vous me regardiez?

ÉTIENNE. — Un instant. Vous aviez l'air d'un petit chat caché sous de chaudes couvertures.

BÉRENGÈRE. — Ce manteau?... C'est vous qui me l'avez mis?

ÉTIENNE. — Non.

BÉRENGÈRE. — Les lys... Ah! je me souviens... Cette nuit... je croyais que c'était en rêve... j'ai vu notre sire roi; comme vous tout à l'heure, il était penché sur moi... C'est lui.

ÉTIENNE. — Qu'il est bon!

BÉRENGÈRE. — Je me rappelle. Il souriait... Mon Dieu! comme je l'aime!

ÉTIENNE. — Aimons-le bien tous deux.

BÉRENGÈRE. — Ah! qu'il sera doux de mourir pour lui!

ÉTIENNE. — Mourir? Bérengère, pourquoi dites-vous cela? Bérengère s'est levée, toute mince et gracile.

BÉRENGÈRE. — Parce que c'est vrai, monseigneur.

ÉTIENNE. — Comme vous êtes fluette! Il lui met le manteau sur les épaules. Vous êtes toute perdue dans ce vaste manteau.

BÉRENGÈRE. — Non, je vous prie; j'ai honte; je crains de le salir.

ÉTIENNE. — Venez voir la mer.

BÉRENGÈRE. — Il fait grand jour déjà ! J'ai été paresseuse. Ils vont au bord du vaisseau.

BÉRENGÈRE. — Ah !

ÉTIENNE. — Qu'avez-vous ?

BÉRENGÈRE. — Cette terre !

ÉTIENNE. — Eh bien ?

BÉRENGÈRE. — Est-ce celle que nous cherchons ?

ÉTIENNE. — Oui, c'est la Terre Sainte.

BÉRENGÈRE. — Mon cher Seigneur Jésus !... Elle pleure.

QUENTIN, se levant et regardant Bérengère. — Fillette, tu pleures ?

BÉRENGÈRE. — Regarde.

QUENTIN, regardant la mer. — La Palestine, amis !... Debout !... la Palestine ! On accourt de divers côtés.

*
* *

PEUPLE.

— Maintenant, je puis mourir.

— Une heure encore, accorde-moi une heure ; et puis, Seigneur, tu peux me prendre.

— Laisse-moi voir, je t'en prie !

— Quoi, c'est là ?

— Place au Roi ! Louis tout armé. Marguerite portant son petit enfant ; Mathieu de Coucy ; puis les autres.

Louis, souriant. — Regardez, bonnes gens, ne vous dérangez pas. Il regarde sans parler. Le silence s'est fait brusquement. C'est là qu'il est descendu parmi nous. Au-dessus de ces flots, l'esprit de Dieu plana. Ici le peuple élu erra et combattit ; et, de ce sol stérile la croix sainte a fleuri. Il a souffert ici, seul, doutant, épuisé. Ici Il a rêvé tristement, bien des fois, écoutant les flots blancs qui battaient sur la rive.

PEUPLE.

— Comme elle approche vite !

— Elle attire le vaisseau, comme fait un aimant. Louis, qui depuis quelques instants ne regarde plus la terre, mais le visage de Bérengère, s'agenouille en silence, et joint les mains.

MATHIEU DE COUCY. — Qu'a donc le Roi ?

MARGUERITE. — Louis... Louis fait doucement un geste pour l'écarter, et reste dans la même position.

MATHIEU. — Que regarde-t-il ?

ÉTIENNE, avec un léger cri. — Voyez ! Il montre Bérengère, qui, tournée vers la Terre Sainte, semble en extase, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte.

ÉTIENNE, s'élançant. — Bérengère !

QUENTIN. — Qu'est-ce que tu as, fillette ?

PEUPLE. — Que regardent ses yeux ?

BÉRENGÈRE, se forçant à rester calme. — Il y a quelqu'un... Je vois.

PEUPLE. — Où ?

BÉRENGÈRE. — Sur la falaise... là, au-dessus de la mer... il est assis.

PEUPLE. — Qui ?

BÉRENGÈRE. — Je ne sais pas... je ne vois pas ses traits.. Il appuie la tête dans sa main... Il est vêtu de blanc... J'ai peur...

QUENTIN. — Ne tremble pas.

PEUPLE.

— Vois-tu, toi ?

— Je ne vois rien.

— Parle, petite !

BÉRENGÈRE. — Il relève la tête... il nous regarde !

PEUPLE. — Elle va tomber.

MATHIEU DE COUCY. — Emmenez-la.

QUENTIN. — Ne regarde plus.

BÉRENGÈRE. — Je ne puis, je ne puis en détacher mes yeux... Son regard me pénètre... tant c'est doux, cela fait mal... ah ! Elle soupire.

PEUPLE, dans une tumultueuse angoisse. — Bérengère, dis-nous qui tu vois !

BÉRENGÈRE. — Il se lève ; il sourit... C'est... c'est Lui !
Grand cri du Peuple. Bérengère se laisse tomber dans les bras de Quentin.

PEUPLE, transporté.

— Lui ! C'est Lui !

— Regarde.

— Où ? où ? montre-moi !

— Là, ne vois-tu pas ?

— Il nous fait signe, il nous appelle.

— Il grandit terriblement. Louis, toujours à genoux, regarde Bérengère ; puis il ferme les yeux, souriant, calme, et priant.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, voyez le miracle !

LOUIS, doucement. — Je vois, ami.

PEUPLE.

— Ses pieds se détachent du sol.

— Il flotte dans les airs.

— Le voici, Celui qui passa parmi nous, nous appelant, la nuit, pleurant et gémissant !

— Nous l'avons retrouvé, Notre divin Seigneur !

— Il pleure encore, mais sourit en même temps.

MARGUERITE — Louis, pourquoi ne veux-tu pas voir ?

LOUIS. — Laisse-moi la douceur de croire sans avoir vu.

PEUPLE.

— Ah ! Il tombe à genoux.

— Sa forme s'est fondue dans le ciel lumineux.

— Non, derrière la montagne ! courons à lui.

— Silence ! Ils sont tous à genoux. — Quelques instants de silence. — Puis on entend dans le lointain des sonneries de trompettes. — Louis se relève avec calme, puis Mathieu et les autres.

MATHIEU DE COUCY. — Les trompettes sarrasines !

THIBAUT DE BRÈVES. — Ils sont une grande troupe masquée sur le rivage. On voit luire au soleil leurs casques et leurs cuirasses.

LOUIS, faisant un signe. — Répondez. Les trompettes du navire sonnent une phrase héroïque et religieuse.

MATHIEU DE COUCY. — Préparez-vous. Le peuple s'arme fiévreusement, mais sans cris.

THIBAUT DE BRÈVES. — Ils ont fière mine. Leurs chevaux bondissent sur le sable ; je vois s'agiter au vent leurs crinières flottantes, et les manteaux de soie, verts, brillants de pierreries. Les fanfares sarrasines se rapprochent.

GAULTIER DE SALISBURY. — Riche butin.

CHEVALIERS DE GAULTIER ET DE MATHIEU, se regardent, en souriant largement, et tirent leurs épées. — Enfin !

PEUPLE, apostrophant le rivage. — Voilà donc ces païens qui tiennent Dieu prisonnier ! On entend les clameurs du rivage. — Des flèches passent dans l'air au-dessus du navire, ou s'enfoncent dans le bois.

MATHIEU DE COUCY. — Archers, à notre tour ! Les arbalétriers français lancent des flèches. — Un du peuple tombe.

PEUPLE.

— En voilà un, déjà.

— Tu es blessé, camarade ?

L'HOMME. — Vous m'enterrerez là-bas. Je ressusciterai.

LOUIS. — Amis ! Ils font silence. Jésus nous a montré la route du Paradis. Allons le retrouver. Tout est victoire pour nous. Ceux qui les premiers tombent, sont les premiers élus. Dames, barons et Peuple, le Roi vous dit adieu. Ne songez à la mort, mais à la vie divine qui s'ouvre devant nous. Si vous souffrez un peu, pensez que c'est douceur de

souffrir pour Jésus. Ceux de nous qui ce soir seront morts sur la terre, donnent aux autres rendez-vous là-haut, auprès de Dieu... Et maintenant, Montjoie Saint Denis, pour la Croix ! Il monte sur le plat-bord du navire et lève son épée.

PEUPLE. — Saint Denis !

MATHIEU DE COUCY. — Sire, attendez un peu ; nous ne sommes pas arrivés... Louis se jette dans la mer. — Les chevaliers et le peuple le suivent. — Les femmes regardent, se penchent, et excitent ceux qui partent. — Clameurs. — Les trompettes reprennent le chant héroïque.

ACTE III

Le camp des Croisés. — Marguerite, Rosalie, Bérengère, quelques chevaliers. — Bérengère prie, Marguerite regarde au loin; Rosalie s'absorbe dans ses pensées

CHEVALIERS.

— Quels nuages de poussière ! Il est difficile de voir.

— La bataille semble chaude.

— Elle se ralentit un peu. Marguerite vient près de Rosalie, prend un fuseau et file.

ROSALIE DE BRÈVES. — Comme vous êtes tranquille, madame !

MARGUERITE. — Ne l'es-tu pas aussi ?

ROSALIE. — Je n'aurais jamais le courage de filer, comme vous, en un pareil moment.

MARGUERITE. — Pourquoi ne filerais-je pas pour mon doux enfant ?

ROSALIE. — Vous ne songez donc pas que chaque instant peut marquer la mort de ceux que vous aimez ?

MARGUERITE. — Non, Rosalie, j'ai confiance.

ROSALIE. — Si nous voyions pourtant apparaître, au milieu de ces tentes, les Sarrasins ivres de carnage ?

MARGUERITE. — Dieu peut tout ce qu'il veut.

ROSALIE. — Mais vous, que seriez-vous ?

MARGUERITE. — Nos précautions sont prises, n'est-ce pas, sire René ?

VIEUX CHEVALIER. — Assurément, madame.

ROSALIE. — Quoi donc ?

LE CHEVALIER. — Ma dame m'a requis, sur la foi que je lui tiens, qu'en l'absence du roi, si les païens venaient pour s'emparer de nous, je lui coupe la tête et sauve son honneur.

MARGUERITE. — Vous me l'avez promis, messire.

LE CHEVALIER. — N'en doutez pas, madame. Devant que vous me le disiez, moi-même j'y songeais.

ROSALIE. — Et vous pouvez filer ?

MARGUERITE. — Il vaut mieux n'y pas penser.

ROSALIE. — Vous êtes heureuse d'être si calme. Je vous admire !

MARGUERITE, souriant. — Tu m'admires ; mais avoue qu'en toi-même tu te loues de n'être pas comme moi.

ROSALIE. — Peut-être. Pardonnez...

MARGUERITE, souriant. — Oh ! cela ne me fâche pas... Tu me trouves bien froide, n'est-ce pas ?

ROSALIE. — Quelquefois. Ainsi...

MARGUERITE. — Ainsi ?

ROSALIE. — J'ai tort de vous dire... Ce sont de mauvaises pensées.

MARGUERITE. — Raison de plus pour les dire : elles ne seront plus en toi.

ROSALIE, après avoir hésité. — Comment n'êtes-vous pas jalouse ? Je le serais, à votre place.

MARGUERITE. — Jalouse de mon Louis ?

ROSALIE. — Jalouse de sa dévotion, de l'amour qu'il donne à tous, de sa juste bienveillance qui mesure ses dons aux mérites de chacun.

MARGUERITE. — Je l'aime pour son bien. Comment ne me réjouirais-je pas de ce qui le rend meilleur et plus heureux ? Je n'aime pas par égoïsme.

ROSALIE. — Eh bien, moi, j'aime par égoïsme, j'aime parce que cela me fait plaisir, j'aime parce que cela est doux et puissant. Dieu me délivre des cœurs froids, qui aiment la vertu dans l'amour ! La vertu n'a rien à faire avec l'amour. Moi, je n'aime que celui qui est prêt à me tout sacrifier : sa vie, son salut et le précieux Devoir ! Je ne me soucie point de qui n'est pas capable de se perdre pour moi.

MARGUERITE. — Enfant, vous cherchez à me scandaliser ; mais je ne vous crois pas.

ROSALIE. — Sans doute ! vous ne pouvez comprendre : vous ne savez pas aimer.

MARGUERITE. — Ah ! ma petite sœur, Dieu te donne un bonheur pareil à l'amour de mon Louis ! Si tu savais tout ce que je lui dois de douceur et de douleurs plus chères encore que les joies, tu m'envierais. Il te manque d'avoir souffert comme nous dans ton amour, pour sentir le prix de ce calme divin, qui t'irrite et qui me fait tant de bien. Va, nous l'avons payé d'assez de larmes.

ROSALIE. — Comment ? racontez-moi.

MARGUERITE, souriant. — Vilaine, as-tu conscience de ce que tu m'as dit ?

ROSALIE, s'agenouille brusquement devant la reine et lui baise les mains. — Pardon, madame, je suis folle ; oubliez.

MARGUERITE. — Pauvre, tu n'es pas heureuse. Elle lui caresse les cheveux.

ROSALIE. — Dites-moi votre histoire.

MARGUERITE. — Quand je vins tout enfant à la cour de France, Louis était très jeune. Sa mère, la reine Blanche, avait jusque-là pris seule la charge de l'Etat ; et bien qu'elle eût rendu le pouvoir à son fils, elle était demeurée la vraie reine de France. Dieu me garde de dire une parole qui puisse te la faire mal juger ! J'ai grand amour pour elle ; c'est sa forte tendresse qui façonna le cœur sans tache de mon Louis. Mais elle ne pouvait souffrir qu'une autre femme prît sa place dans ce cœur qui lui semblait sien. Je t'assure, Rosalie, qu'elle-même fit tout pour vaincre ce sentiment ; elle s'efforçait d'être bonne pour moi ; mais parfois, tandis que nous causions, son visage changeait, son regard devenait dur ; je la sentais hostile ; je cessais de parler ; elle voyait mon trouble et me pressait de poursuivre ; j'essayais d'obéir, mais les mots s'arrêtaient ; alors je fondais en larmes, et elle me quittait, irritée contre elle et contre moi. — Je crois qu'elle m'en voulait autant de l'amour que j'avais pour son fils, que de celui qu'il éprouvait pour moi.

C'était une de ces âmes fières, à qui il est insupportable de partager avec d'autres un sentiment profond.

Elle tenta vainement de rendre notre union moins étroite; elle nous séparait ; tout le jour, loin de moi, elle tenait Louis occupé aux affaires de l'Etat. Nous fûmes réduits à nous cacher pour nous voir plus souvent. — Au château de Pontoise, la chambre de mon seigneur se trouvait à l'étage au-dessus de la mienne. Pour venir l'un chez l'autre, il fallait traverser la chambre de la reine ; nous n'osions affronter ses regards et sa voix sévères. Mon seigneur fit creuser dans le plancher une trappe, par où l'on descendait une échelle de bois. Il venait ainsi chez moi, ou je montais vers lui ; je lui contais mes chagrins, et il me consolait ; le moindre bruit nous faisait tressaillir, et nous nous embrassions, comme si chaque baiser devait être le dernier. Parfois, la reine venait ; nos geus nous faisaient signe ; nous nous quittions bien vite... Ah ! comme je souffris !... Pense, ma Rosalie, qu'une fois, j'étais malade, elle ne permit point à mon ami de rester près de moi. Je vois encore la grande chambre où j'étais seule, je vois la tapisserie au-dessus de mon lit : un oiseau percé d'une flèche tombait ; et ses plumes volaient. Le vent faisait battre une porte mal fermée. J'avais peur de mourir, et je pleurais, la nuit. Une de mes femmes eut pitié, et alla quérir Louis. Il accourut ; mais la reine voulut l'éloigner. Elle disait que mon mal était dangereux, et qu'il pouvait le prendre. Quand je le vis partir, mon cœur se brisa ; il me sembla que je le voyais pour la dernière fois, et je fus comme morte. Mon bien-aimé revint. La reine n'osa plus combattre un amour si fort. Elle se résigna. Sa fierté se fonda, quand vinrent nos premiers enfants ; elle reporta sur eux sa souffrante tendresse, et bien des fois depuis, elle tenta d'effacer le souvenir des tristesses qu'elle m'avait causées. Ce n'était pas sa faute ; je ne lui en voulais pas. Un court silence. Marguerite rêve, avec un calme sourire. Rosalie la regarde

Maintenant, tout est calme ; mais nous avons gardé précieusement nos tristesses. Souvent nous y pensons ; il nous semble que cela nous fut conté de deux autres enfants ; mais quand nous nous regardons, nous retrouvons dans nos yeux nos larmes d'autrefois et nos peines passées.

ROSALIE. — Ah ! je serais triste à en mourir si je sentais mon jeune amour si loin !

MARGUERITE. — Pourquoi ? Nous sommes plus heureux. La jeunesse s'est dissipée, et sa fièvre, avec elle. Nos cœurs n'ont plus de trouble. Je vois en mon Louis l'éternel compagnon d'une vie éternelle, le frère qui m'aide et que j'aide à faire route ensemble à travers l'éblouissement et l'effroi des espaces infinis.

VIEUX CHEVALIER, après avoir regardé au loin, s'approche de la reine. — Ils reviennent, madame. Rosalie se relève. La reine fait quelques pas au-devant de l'armée.

ROSALIE, à part. — Où est le compagnon ? Qui me guidera dans la vie ? Thibault ? Cette âme indécise, qui ne sait ce qu'elle veut ? Et me contenterais-je de cette sainte froideur qui plait à Marguerite ?

MARGUERITE. — Bérengère...

BÉRENGÈRE. — Madame.

MARGUERITE, souriant. — Pourquoi vas-tu pieds nus ? Bérengère rougit. Marguerite l'embrasse. Va, ne le dis pas ; je le sais, ma chérie. J'ai eu même tentation. Rosalie regarde, étonnée.

ROSALIE. — Quoi donc ?

MARGUERITE. — Tu ne comprends pas, toi ?... Sentir ce sable tiède, qui baisa les pieds de mon Jésus ! Le roi et les chevaliers reviennent du combat.

CHEVALIERS FRANÇAIS.

— Dure journée !

— Le soleil est terrible.

— Je n'en puis plus.

— Les païens se battent bien.

— Trop bien.

MARGUERITE. — Louis. Elle va à lui ; il sourit. Tu es bien las ?

LOUIS. — Non.

MARGUERITE, plus bas. — Nous ne sommes pas vainqueurs, n'est-ce pas ?

LOUIS, plus bas. — Non, Marguerite. Tu lis cela dans mes yeux ? Je ne le voudrais pas.

MARGUERITE. — Tes yeux ne reflètent jamais que ta tranquillité. Mais je vois ces pauvres gens et leur mine confuse.

LOUIS. — Ils s'attendaient à la victoire, et ils n'osent s'avouer leur désappointement.

MARGUERITE. — Est-ce que les choses vont mal ?

LOUIS. — Je te dirai tout bas... Je crains que notre camp ne soit bientôt bloqué.

MARGUERITE, tranquillement. — Il ne faut pas le leur dire, ce soir.

LOUIS. — Non. A chaque jour suffit sa peine. Il sourit et lui serre la main.

MARGUERITE. — Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

LOUIS. — Ma vaillante reine.

MARGUERITE. — Qu'ai-je fait de si brave ?

THIBAUT DE BRÈVES, à Rosalie. — Rosalie, je te revois. Il s'en est fallu d'un rien... As-tu pensé à moi ?

ROSALIE. — Sans doute. Un peu.

THIBAUT. — Si peu !

ROSALIE. — Assez pour une fois.

THIBAUT. — Ne te moque pas toujours.

ROSALIE. — Et toi, pensais-tu donc à moi, dans la bataille ?

THIBAULT. — Moi, mon amie⁹ je songeais, en parant les épées, qu'un seul coup de leur fer pouvait m'arracher de toi, et je me disais...

ROSALIE. — Tu te disais ?

THIBAULT. — ... Que cela vaudrait peut-être mieux.

ROSALIE. — Pourquoi ces pensées tristes ?

THIBAULT. — Tu ne m'aimes plus.

ROSALIE. — Mais si, je te promets. Gaultier de Salisbury arrive avec les siens, au milieu des acclamations joyeuses des soldats.

*
* *

CHEVALIERS. — Vivat, comte Gaultier !

MATHIEU DE COUCY. — C'est Gaultier. Ah ! le bon bûcheron ! Il fendait les païens à coups de hache.

LOUIS. — Je n'aime pas cet homme. Il a trop de joie à faire le mal. Je l'ai vu, dans la bataille ; il m'eût été agréable de penser qu'il était de mes ennemis, et non de ceux que je mène pour défendre la Croix.

MATHIEU. — J'aime mieux qu'il soit des nôtres, sire. Les Sarrasins le connaissent, maintenant : ils font le vide autour de sa bande de loups.

LOUIS. — Le roi de France fait la guerre aux loups ; il n'en fait pas sa meute.

MATHIEU. — Sire, au nom de l'armée, ne lui dites rien, ce soir : nous en avons besoin pour le combat de demain ; nos gens sont abattus ; sa vue seule les rassure.

LOUIS. — Je me tairai donc, ce soir ; mais il m'en coûte.

MATHIEU, à un chevalier. — Que dirait le roi, s'il l'avait vu, comme moi, trancher de son épée les jarrets de son cheval qui se refusait à sauter le fossé sarrasin ?

CHEVALIER. — Et ce que moi, j'ai vu !... C'est la guerre, après tout ; il faut vaincre.

GAULTIER DE SALISBURY, venant à pas lents, souriant vaguement, absorbé. — Belle journée, messires.

MATHIEU. — Journée bien employée, seigneur comte.

GAULTIER. — Nous recommencerons demain.

MATHIEU. — On dit que nous sommes bloqués.

GAULTIER. — Tant mieux, nous aurons moins de chemin à faire... Il s'assied et regarde fixement Rosalie, sans paraître la voir.

ROSALIE DE BRÈVES. — Son regard m'épouvante, c'est un gouffre plein de vertige.

GAULTIER, haut, à lui-même. — Je ne suis bien que là-bas... Ici, je sens que les pensées vont bientôt revenir... Se levant avec violence. Je ne veux pas qu'elles viennent.

MANFRED. — Qu'a-t-il donc? Sire Gaultier!

GAULTIER. — Ha! Il a un brusque frisson.

MANFRED. — Vous êtes souffrant?

GAULTIER. — Le soleil sur le sable... Un étourdissement.

ROSALIE. — Ah! je voudrais savoir ce qu'il cache dans son cœur.

MANFRED, montrant Rosalie. — Voyez comme elle vous regarde.

GAULTIER. — Il me la faut, cette nuit; j'ai peur de la solitude, qui rôde autour de moi.

LOUIS, qui pendant ce temps a pris l'enfant des mains de Marguerite, le regarde et l'embrasse, appelle doucement Thibault. — Thibault!

THIBAUT. — Sire?

LOUIS, à mi-voix. — J'ai besoin de vous. L'ennemi peut couper notre route de retraite. Avec une troupe très sûre, veillez à maintenir nos communications avec la mer. Je crains qu'ils ne s'emparent du chemin, cette nuit. En nul je n'ai confiance plus qu'en vous. Que l'armée ne sache point mes inquiétudes! J'ai besoin qu'elle soit forte pour le combat, demain.

THIBAUT. — Sire, tout sera fait comme vous le désirez.

LOUIS. — Attendez à la nuit. Quand l'ombre sera venue, vous partirez sans bruit.

GAULTIER, regardant Rosalie. — Elle a beau se débattre. Elle est à moi.

ROSALIE, fuyant le regard de Gaultier, va vers Thibault. — Que t'a-t-il dit, Thibault ?

THIBAUT. — Je dois te quitter.

ROSALIE. — Non, ne t'éloigne pas !

THIBAUT. — Le roi l'ordonne.

ROSALIE. — Pas cette nuit, Thibault, ne me quitte pas, cette nuit.

THIBAUT. — Il me faut obéir.

ROSALIE. — Trouve un prétexte ; refuse.

THIBAUT. — Ce serait une lâcheté.

ROSALIE. — Est-ce que je ne vaudrais pas une lâcheté ?

THIBAUT, fermement. — Non.

ROSALIE. — Va donc. Elle se détourne de lui.

GAULTIER, s'approchant. — Vous partez, comte Thibault ?

THIBAUT. — Tout à l'heure ; le roi me charge de faire une reconnaissance.

GAULTIER, bas, à Manfred. — Tu l'entends, Manfred ; retiens-le loin d'ici.

MANFRED, bas, et regardant fixement Gaultier. — Monseigneur, un de mes hommes m'apprend que les Sarrasins ont dressé une embuscade à la porte du camp. Dois-je le dire au roi ?

GAULTIER, regardant Manfred. — C'est bien, je le dirai. Silence. Il hésite, en voyant Thibault s'éloigner. Comte Thibault !

THIBAUT, se retournant. — Monseigneur !

GAULTIER, de nouveau maître de lui, froidement. — Bonne chance ! Il va à Rosalie, et lui dit à mi-voix, rapidement. Rosalie, je te veux ; ose vouloir aussi. Tu m'aimes, je le sais.

ROSALIE, de même. — Dans une heure. Viens. — Le soir tombe. Les chevaliers se séparent et rentrent dans leurs tentes.

LOUIS. — La douce nuit descend sur nous. Amis, reposez-vous. La tâche sera lourde demain. Priez qu'elle vous soit joyeuse, comme il sied à de nobles cœurs qui se dé-

vouent à Dieu. Ils se retirent. Au moment où Gaultier est sur le point de s'éloigner, le roi lui fait signe. Sire Gaultier, l'armée rend hommage à votre vaillance; veillez seulement à ce qu'elle ne vous entraîne pas trop loin. La discipline est nécessaire: si nous avons été plus unis aujourd'hui, nous aurions la victoire; tâchons de mieux régler nos efforts l'un sur l'autre, demain.

GAULTIER. — Sire, je combats pour moi; que chacun fasse de même!

LOUIS. — Non pas: que chacun combatte pour les autres. Ce n'est pas ici un tournoi; peu important les faits d'armes; il s'agit d'atteindre au but.

GAULTIER. — Faites vos recommandations à vos hommes. Pour moi, je m'appartiens.

LOUIS. — Vous me devez obéissance, baron, durant le temps de la croisade. Vous me l'avez promise.

GAULTIER. — Jamais!

LOUIS. — Vous m'obéirez. Je compte sur vous demain, ici, une heure avant l'aube. Que Dieu soit avec vous! Il sort.

GAULTIER. — Et par le diable! je ne viendrai pas. Obéir!... Voilà mon maître! Il se frappe la poitrine. Je n'en connais pas d'autre... Obéir! le mot odieux! je me vengerai! Que m'importe leur armée! J'aimerais mieux partir, lances en avant, moi et mes hommes, au milieu du désert, que supporter un jour de plus ces ordres dédaigneux... Hugues!... Holà! Demain, que mes hommes soient prêts, une heure avant les autres, une heure, tu entends! Nous combattons sans eux. Il sort.

MANFRED, seul avec Ezzelin, à mi-voix. — Ezzelin, hâte-toi: prévien les Sarrasins; voici le sauf-conduit. Dis-leur que dans une heure le comte de Brèves fera une reconnaissance autour du camp. Quand le moment sera mûr, nous nous joindrons à eux. Ezzelin s'éloigne rapidement. Tout va bien. Cette nuit nous débarrasse de Thibault. Demain, l'armée

franque est partagée en deux camps ; la lutte entre le roi et Gaultier éclate ; madame Rosalie entraîne une partie de ses gens du côté de son amant... Dans deux jours, si Dieu ne les délivre, le saint est prisonnier... L'empereur sera content. Il se retire.

*
* *

Le rapide crépuscule d'Orient. — Le petit Étienne de Coucy et Bérengère viennent furtivement, le long des tentes.

ÉTIENNE DE COUCY. — Bérengère, je t'aime.

BÉRENGÈRE. — Je le sais, mon cher seigneur.

ÉTIENNE. — Tu le savais ? comment ?

BÉRENGÈRE. — Dès vos premiers regards.

ÉTIENNE. — Et toi, m'aimes-tu un peu ?

BÉRENGÈRE. — Oh ! de toute mon âme.

ÉTIENNE. — Hélas !

BÉRENGÈRE. — Qui vous tourmente, mon doux ami ?

ÉTIENNE. — Je devrais être heureux, et j'ai de la peine.

BÉRENGÈRE. — Vous avez tort ; pourquoi ?

ÉTIENNE. — Je ne puis pas te dire.

BÉRENGÈRE. — Moi, je crois que je sais.

ÉTIENNE. — Dis.

BÉRENGÈRE. — Vous pensez à ce qui nous sépare.

ÉTIENNE. — Est-ce que ce n'est point triste ?

BÉRENGÈRE. — Qu'est-ce que cela nous fait ?

ÉTIENNE. — Ah ! je voudrais vivre toujours auprès de toi !

BÉRENGÈRE. — Dieu vous a mis à un rang, monseigneur, et moi à un autre. Nous devons faire chacun notre tâche.

ÉTIENNE. — J'aimerais à faire la tienne, ou que tu fisses la mienne ! Pourquoi sont-elles différentes ?

BÉRENGÈRE. — Cela n'empêche pas de s'aimer

ÉTIENNE. — Jamais je ne t'aurai tout entière.

BÉRENGÈRE. — Vous suffit-il pas de mon cœur ?

ÉTIENNE. — Ne sentirai-je jamais ton petit corps près du mien ?

BÉRENGÈRE. — Monseigneur, vous savez bien que je ne le puis pas et que vous ne le voudrez pas.

ÉTIENNE. — Non, Bérengère, jamais je ne voudrai rien qui puisse effleurer ton honneur ; mais c'eût été tant de joie, et qu'y avait-il de mal ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu ?

BÉRENGÈRE. — Il est meilleur juge que nous ; c'est peut-être mieux ainsi.

ÉTIENNE. — Est-ce que c'est mieux d'être moins près l'un de l'autre, quand on s'aime si bien, et d'un cœur aussi pur ?

BÉRENGÈRE. — Mais ce n'est pas être moins près que s'aimer de toutes ses forces, sans penser à rien autre qu'à votre âme, à vos yeux, à votre gracieuse bonté, ainsi que je vous aime... Je vous aime, monseigneur ; je ne désire rien de plus.

ÉTIENNE. — Ton âme, Bérengère, est si blanche et si belle que, si je ne t'aimais pas, tu serais aussi heureuse : il te suffit d'aimer.

BÉRENGÈRE. — Bien sûr que de vous aimer est le premier bonheur. Depuis que je vous aime, j'ai le cœur plein de joie. Mais c'est aussi très bon de sentir qu'on est aimé, si bon de pouvoir se reposer sur un cœur ami !... Monseigneur, soyez heureux, je vous en prie.

ÉTIENNE. — Je le suis, Bérengère. Pardonne-moi : on est toujours un peu égoïste ; — pas toi, mais les autres. — C'est difficile d'être tout à fait bon. Je veux l'être. Je veux m'aimer moins, et t'aimer davantage. Bérengère chérie, petite bergeronnette, regarde-moi ; veux-tu être ma fiancée ?

BÉRENGÈRE. — C'est impossible, monseigneur.

ÉTIENNE. — Pas pour ici, mon amie. Pour le ciel. Béren-
gère se serre contre lui.

BÉRENGÈRE. — Pour toujours, monseigneur, votre ser-
vante et votre femme.

ÉTIENNE. — Tu crois que le bon Dieu voudra nous
réunir?

BÉRENGÈRE. — J'en suis sûre. Étienne soupire. Vous sou-
pirez encore?

ÉTIENNE. — Je voudrais être mort déjà. Ils se sourient. On
entend venir des pas. Ils se sauvent en se tenant par la main.

*
* *

Thibault de Brèves et Mathieu de Coucy.

MATHIEU DE COUCY. — Qui s'enfuit devant nous ?

THIBAUT DE BRÈVES. — C'est votre fils, je crois.

MATHIEU. — Il n'était pas seul.

THIBAUT. — La petite Béren-gère, sans doute. Ils sont
épris l'un de l'autre.

MATHIEU. — La fille du forgeron ! C'est raillerie, Thi-
bault.

THIBAUT. — Ne vous fâchez pas contre ces innocents.
Prêtez-vous à leur jeu ; fermez les yeux... Ces rêves d'en-
fance parfument toute la vie.

MATHIEU. — Voici la nuit venue. Asseyons-nous, en
attendant vos gens.

THIBAUT, à un écuyer. — Préviens-moi, quand la troupe
sera prête.

MATHIEU. — Je vous accompagnerais, Thibault, si mon
devoir n'était de veiller sur le roi.

Thibault. — Il était bien faible, ce soir.

MATHIEU. — Dieu nous protège ! Silence. Du camp sarrasin, parviennent quelques sons de musique orientale

MATHIEU. — Écoutez. Thibault soupire. Ah ! que nous sommes loin !

THIBAULT. — Vous dites ce qui m'étreint le cœur. Silence.

MATHIEU, absorbé. — Il fait nuit à Coucy ; une dernière lueur flotte au sommet des tours. Les brouillards blancs montent des prairies... Silence. Et vous, que voyez-vous ?

THIBAULT, qui rêve aussi. — Tant de choses !... Mon ciel gris, un peu fané ; les grandes ombres des nuages qui passent sur les champs, les vastes plaines blondes aux moissons endormies ; les villages de chaume, comme des nids d'alouettes, cachés parmi les blés ; le lent mugissement des bœufs blancs aux beaux yeux, couchés dans l'herbe haute des prairies closes de haies en fleurs ; les peupliers chantant sur le bord des eaux claires, le dôme des noyers aux feuilles odorantes... O Morvan, collines bleues, rivières transparentes, saules de pâle argent, comme un ruisseau léger ; vouîtes profondes des forêts ; auguste bourdonnement des cloches de Vézelay, qui dresse sur son roc, au-dessus de la plaine, sa sainte cathédrale aux deux puissantes tours ; chant lointain qui me vient de mon doux Nivernais !... Un silence.

MATHIEU, secouant ses pensées. — Allons, nous les reverrons. Ne rêvons plus, Thibault : la rêverie est mauvaise. C'est devant qu'il faut regarder ; accomplissons la tâche ; nous reverrons ensuite notre France perdue.

THIBAULT. — Vous peut-être, mais non moi.

MATHIEU. — Pourquoi ?

THIBAULT. — Je ne veux pas assez.

MATHIEU. — Quoi, vous ne voulez pas revoir ce que vous regrettez ?

THIBAULT. — Voyez-vous, mon ami, le pays que je regrette, — las ! il n'existe plus, — c'est le bonheur perdu, les années enfuies. La patrie est bien loin ; mais ma patrie

plus loin. Chaque heure, comme un flot, me pousse vers la nuit.

MATHIEU. — Quelque chagrin profond vous accable.

THIBAUT. — Hélas ! elle ne m'aime pas.

MATHIEU. — Qui donc ?

THIBAUT. — Celle que j'aime.

MATHIEU. — Il n'est pas d'un homme, Thibault, de se laisser abattre par de pareils chagrins.

THIBAUT. — En est-il de plus grands ?

MATHIEU. — Est-ce ici que vous l'osez dire, en un pareil moment, où se jouent la couronne de France et celle du Sauveur ?

THIBAUT. — Elle ne m'aime pas... La couronne de France ne peut point succomber, et le divin Sauveur triomphera toujours ; mais mon cœur n'est qu'un jour ; si elle ne m'aime pas, toute ma vie est perdue.

MATHIEU. — Que vous êtes faible, ce soir !

THIBAUT. — Oui. Pourtant, vous me connaissez, vous savez que dans la bataille je n'ai pas peur... Dans la bataille, chacun peut se défendre. Mais contre la douleur d'amour, le cœur est désarmé.

MATHIEU. — Oubliez.

THIBAUT. — Vous ne savez point aimer.

MATHIEU. — C'est vrai. Je n'ai pas su aimer. Sa voix a changé d'expression. Thibault le regarde avec étonnement.

THIBAUT. — Qu'avez-vous, sire Mathieu ?

MATHIEU, après un silence — Souffrir n'est rien, Thibault ; mais faire souffrir, faire souffrir qui l'on aime !

THIBAUT. — Faire souffrir, dites-vous ?

MATHIEU. — J'avais une femme ; elle m'aimait ; et je l'aimais aussi, comme je puis aimer... J'ai le cœur violent et égoïste ; le sien était tout abandon au mien ; j'en abusai, Thibault. Sa tendresse malade, son besoin d'être aimée, la consumaient lentement comme une cire odorante ; il me plaisait d'en jouer. Je ne lui sacrifiais rien de ma vie ; mon

humeur ambitieuse m'entraînait, des semaines, des mois loin d'elle; et quand je revenais, quand je la retrouvais épuisée d'inquiétude, il me plaisait de jouer la froide indifférence; j'éprouvais je ne sais quelle douceur à respirer ce parfum de souffrance amoureuse qui s'élevait vers moi... Je fus plus lâche encore: j'aimai d'autres femmes devant elle, moins parce que je les aimais, que parce qu'elle en souffrait... Ah! comment suis-je donc fait? Je l'aimais, Thibault, je l'aimais alors que je la torturais le plus; je n'ai jamais aimé personne comme elle. Elle est morte; ma vie est rongée de remords.

THIBAULT, après un silence. — Votre fils est son fils?

MATHIEU. — Oui, c'est bien la même âme, ses yeux tristes et doux... Ah! je veux au moins qu'elle soit heureuse en lui. Ils se taisent, absorbés, immobiles. Dans la nuit qui est venue, Mathieu se met à chanter.

MATHIEU DE COUCY, chantant. — *« Va dans l'église, et découvre la bière; — vois ta mie, comme elle est changée. — De cette bouche d'où sortaient des fleurs, — à présent sortent des vers; ah! quelle pitié! — Curé, aies-en bien soin! — tiens-lui toujours une lampe allumée¹. »* La chanson s'éteint. — Ils restent, sans parler.

*
* *

Louis arrive, à pas voilés, dans l'ombre. Il s'approche, par derrière, de Thibault et de Mathieu, tristement absorbés; il leur met la main sur l'épaule. Ils tressaillent et se lèvent respectueusement.

LOUIS. — Que faites-vous, assis tous les deux dans la nuit, seuls, sans parler, rêvant, le menton dans la main? Vous êtes tristes, amis?

1. Chant populaire.

THIBAUT. — Sire, excusez-nous. Un moment de faiblesse. Nous pensions tous les deux à la terre lointaine ; et moi, à la jeunesse plus loin encore, perdue. Les peines d'autrefois renaissent avec l'ombre.

LOUIS. — Pourquoi ne pas venir les partager avec moi ?

THIBAUT. — Nous avons honte de notre faiblesse près de vous, monseigneur. Vous avez la paix.

LOUIS. — Pourquoi me flatter, Thibault ? Peut-être que je ne vois pas assez les souffrances qui se cachent au cœur de ceux que j'aime. Messires, pardonnez-moi ; ne vous en allez pas de moi, je vous en prie.

THIBAUT, MATHIEU. — Mon doux seigneur Louis !

LOUIS. — Ainsi, vous avez de la peine, Thibault ?

THIBAUT. — Seigneur, je n'en ai plus que de vous en causer. L'écuyer de Thibault revient. Thibault lui fait signe qu'il va le suivre.

LOUIS, à mi-voix. — Ayez confiance en moi : c'est pour elle que vous souffrez ?

THIBAUT. — Ah ! sire, veillez sur elle, si je ne reviens pas.

LOUIS. — Comptez sur moi, Thibault ; je vous la ramènerai.

THIBAUT. — Elle est si loin de nous !

LOUIS. — Plus près que vous ne pensez. Elle fait souffrir, elle souffre. Quand la lumière se fera en elle, son âme atteindra peut-être plus haut que les autres.

THIBAUT. — Ah ! quand viendra ce jour ?

LOUIS. — Dieu le sait. Il faut sans doute qu'elle souffre d'abord, et vous aussi, ami.

THIBAUT. — Puissé-je donner ma vie pour hâter ce moment ! Il s'agenouille et baise la main de Louis longuement. Il se relève.

LOUIS, souriant. — Adieu. Thibault s'éloigne.

LOUIS. — Vous aussi, Mathieu, vous souffrez. Venez dans

ma tente. Soutenez-moi. Je ne sais ce que j'ai. Je suis très faible, ce soir. Ils sortent tous les deux. — Nuit. — Silence.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES, seule, vient lentement. — Comme ses yeux étaient tristes ! Il m'aime. Pauvre Thibault !... Être aimée, être aimée ! cela peut suffire aux âmes qui ne sont que vanité. C'est aimer que je veux... Il est cruel de faire souffrir ; mais ce n'est pas ma faute. Je ne l'aime pas... Je ne l'aime pas, vraiment?... Ah ! je ne sais, je ne sais. Elle soupire. Quelle fatigue de penser !...

Je voudrais qu'il fût heureux. Je ne puis supporter l'idée qu'il souffre par moi... Ah ! quel désert m'entoure ! Aimer, aimer !... La vie pour une heure de vie ! La vie, l'éternité, tout jouer sur un instant ! Gaultier de Salisbury arrive, à pas rapides et sourds.

GAULTIER DE SALISBURY. — Rosalie !

ROSALIE. — Me voici.

GAULTIER. — Où es-tu ?

ROSALIE. — Viens, donne-moi ta main.

GAULTIER. — Nous sommes seuls. J'ai vu Thibault partir

ROSALIE. — Ne me parle pas de lui ! Dis-moi seulement que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi, que le reste n'est rien, que ce serait affreux de vivre si nous ne nous aimions pas !

GAULTIER, d'un ton brusquement, profondément sincère. Oui, c'est affreux. La vie est une horreur sans nom.

ROSALIE. — Quoi, tu souffres aussi ? Tu me disais pourtant que tu étais heureux de vivre.

GAULTIER. — Quand je lutte, le jour, au milieu des ennemis... Mais seul, lorsque je retrouve l'abîme auprès de moi !... Ne me parle plus de cela ! Je t'aime. Plus de pensée !

ROSALIE. — Je souffre comme toi ; j'ai besoin que tu m'aimes. Donne-moi la main, sauve-moi du néant !

GAULTIER. — Viens. La voix de Mathieu au loin chante l'air, d'une profonde mélancolie : *Merci clamant de mon fol errément*¹.

ROSALIE. — Qui chante ?

GAULTIER. — C'est Mathieu de Coucy. . Viens,

ROSALIE. — Hélas !

GAULTIER, irrité. — Viens donc !

ROSALIE. — Ah ! douleur ! Elle se jette en pleurant dans les bras de Gaultier. Gaultier l'emporte. — Le chant de Coucy s'achève dans la nuit.

1. Air du châtelain de Coucy, trouvère au XI^e siècle.

ACTE IV

SCÈNE I

Devant la tente du Roi. -- A l'aube.
Louis, Mathieu de Coucy, et chevaliers armés.

LOUIS. — Le ciel s'éclaire. Une chaude journée va commencer encore.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, vous êtes bien pâle ; ne souffrez-vous pas ?

LOUIS. — Non, mon ami, je suis bien, je suis bien.

MATHIEU, lui prenant la main. — Votre main est brûlante. Vous avez la fièvre.

LOUIS. — Ce n'est rien... Ne parlez pas si fort.

MATHIEU. — Reposez-vous, mon seigneur, rentrez dans votre tente ; il serait imprudent de venir avec nous.

LOUIS. — Il faut que je sois là.

MATHIEU. — N'avez-vous pas confiance en moi ?

LOUIS. — J'ai confiance en vous comme en moi ; mais nous jouons, ce matin, la fortune de l'armée ; il faut être à son poste.

MATHIEU, à Étienne de Coucy. — Malgré tous ses efforts, sous sa cotte d'armes je le vois grelotter.

LOUIS. — Où est Salisbury ?

MATHIEU. — Il est plus exact, d'ordinaire.

LOUIS. — Attendons un instant. A part. Que je suis faible ! Le cœur me fault. Toujours arrêté en chemin par ce misérable corps. Heureux ceux qui respirent d'une poitrine

alerte, ceux que leurs jambes mènent au but sans défaillir... Que dis-je ? Louis, sais-tu ce qui est le mieux pour toi ? Adore ce qui est, et tâche de le comprendre... Seigneur, pardonnez-moi ; si j'ai osé me plaindre, c'est de ne pouvoir pas assez bien vous servir. Mais vous savez ce qui mieux nous convient... Pauvre chair qui me tourmentes, je te regarde sans colère. Poussière qui t'en vas te fanant, j'entends d'heure en heure en la nuit le bruit des liens de mon corps qui se détendent, et la geôle s'ouvrir qui te tient prisonnière, mon âme... Les chevaliers échangent des signes d'inquiétude.

LOUIS. — Qu'avez-vous ? Vous paraissez inquiets... Pourquoi Thibault n'est-il pas là ?

MATHIEU. — Sire, je ne sais.

LOUIS. — Allez le prévenir. Étienne de Coucy sort. A Mathieu. J'ai pensé constamment à lui, cette nuit. Je le voyais souffrir, comme hier soir, Mathieu. Il voulait me parler, mais il ne pouvait ; il tendait ses mains vers moi. Pourtant je ne dormais pas ; j'avais les yeux ouverts, mais la fièvre, sans doute... Dieu veuille que je puisse apaiser son chagrin ! Étienne revient, essoufflé.

ÉTIENNE. — Sire, le comte Thibault n'est pas rentré de son expédition.

MATHIEU. — Que dis-tu ?

ÉTIENNE. — Ni aucun de ses hommes. Madame Rosalie croyait qu'ils étaient près de vous. Dès mes premiers mots, elle est devenue blanche comme un linge ; puis elle a couru vers la porte du camp, par où le comte est sorti hier soir.

LOUIS. — Jésus, ayez pitié !

MATHIEU. — Qui était chargé de la garde des avant-postes ?

LOUIS. — Gaultier de Salisbury.

MATHIEU. — Par la mort ! Il sort en courant.

UN CHEVALIER, accourant. — Sire, le comte Thibault n'est plus. Les Sarrasins renvoient son corps. Ils nous somment

de nous rendre. Les avant-postes sont abandonnés. L'étendard musulman flotte au bord des fossés.

MATHIEU, revenant. — Gaultier est parti du camp, depuis une heure, avec ses gens. Il a bravé vos ordres. Écoutez, il se bat. De tous côtés, soldats, chevaliers, peuple, femmes, se sont amassés, et parlent en désordre. La reine Marguerite est venue près du Roi. Louis, debout, silencieux, dit une prière.

LOUIS. — Adieu, gentil ami. Veille sur nous maintenant, qui avons si mal veillé sur toi.

MATHIEU. — Sire, c'est une trahison !

LOUIS. — Elle sera châtiée.

*
* *

Rosalie, sanglotant, se jette aux pieds du Roi.

ROSALIE DE BRÈVES. — Ah ! sire, Thibault est mort ! Je l'ai tué ! je l'ai tué !

MATHIEU DE COUCY. — La douleur la rend folle.

ROSALIE. — Je l'ai tué ; frappez-moi !

MARGUERITE. — Pourquoi t'accuses-tu ?

MATHIEU. — C'est la traîtreuse négligence de l'Anglais qui l'a livré. Madame, apaisez-vous, nous le vengerons.

LOUIS. — Laissez-la parler.

ROSALIE. — Non, c'est moi ; c'est pour moi que Gaultier négligea son devoir.

LOUIS, lui mettant la main sur la bouche. — Malheureuse, tais-toi.

ROSALIE. — Peu m'importent les autres, je ne crains point leur mépris ; le mien seul m'accable. Salisbury est mon amant. A l'heure où Thibault succombait, j'étais avec ce traître qui l'a laissé mourir.

MARGUERITE. — O quelle bassesse ! une telle vilénie, en un pareil moment !

MATHIEU. — Lâches femelles, toujours prêtes à livrer qui les aime !

LOUIS. — Silence, Mathieu ; elle souffre.

MATHIEU. — Point de pitié pour elle ! elle n'en eut pas pour lui.

ROSALIE. — Oui, pas de pitié, pas de pitié... Va, foule-moi aux pieds ; tu ne peux me faire du bien qu'en me faisant du mal.

LOUIS. — Éloignez-vous. Ils s'écartent. Rosalie sanglote aux pieds de Louis.

ROSALIE. — Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? Cet homme que je déteste, je me suis livrée à lui, j'ai tué celui que j'aimais. Comment ai-je pu !... Quelle folie !... J'ai tué le seul qui m'aimât. Et pour quoi ? qui suis-je donc ? Une bête, livrée à l'instinct, et qui l'assouvit aveuglément ?... Oh ! qu'a-t-on fait de moi ? quel philtre avais-je bu ? quel poison a rongé ma volonté ?... Je l'ai reconquise à présent, mais c'est pour me détester. Ah ! le monde odieux, où l'on peut s'avilir basement, comme moi !

LOUIS. — Tout est vil ici-bas, sans la grâce divine. Tous, nous sommes marqués de la tache du péché. L'onde pure de nos yeux peut seule l'effacer.

ROSALIE. — Ah ! que j'ai mal de honte et de douleur ! Méprisez-moi !

LOUIS. — Certes, tu fus basse et lâchement coupable ; mais je ne puis mépriser l'âme divine que je vois souffrir au travers de tes pleurs.

ROSALIE. — J'ai tué mon ami. Vengez-le, frappez-moi.

LOUIS. — Il est assez vengé ; il ne voulait point l'être.

ROSALIE. — Il ne m'a rien laissé pour réparer mon crime, pas même la consolation de lui offrir ma souffrance.

LOUIS. — Tes larmes seraient douces à celui qui t'aima.

ROSALIE. — Que ne les peut-il voir !

LOUIS. — Tant de fois, mon enfant, tu n'as pas vu les siennes !

ROSALIE. — Oh ! ne m'accablez pas ! Il n'est pas de reproche que je ne me fasse maintenant. Mais à quoi bon !... c'est trop affreux ! la vie est stupide. Il était là ; je ne l'aimais point ; je l'ai fait souffrir. Il est parti, je l'aime, et je souffre à mon tour. Qu'il revienne ! qu'il revienne ! Je mentais, je me trompais, je l'ai toujours aimé. Pourquoi ne lui avoir pas dit ?... Je croyais que j'aurais toujours le temps. Je crie en vain : pardon ! Il ne peut plus m'entendre. Chaque minute l'emporte plus avant dans la nuit.

LOUIS. — Notre chère bien aimée, sachez ceci : les hommes sont passagers, mais Notre-Seigneur Dieu reste éternellement. Il est également près des vivants et des morts ; tous les siècles passés et les siècles à venir ne sont qu'un même souffle en son cœur tout-puissant. Soyez donc avec lui : car vous y trouverez celui que vous aimez, et qui vous attend là.

ROSALIE. — Mon Dieu, reprenez-moi ! je ne puis plus vivre.

LOUIS. — Il faut vivre pourtant ; bénis Dieu. Pense qu'il aurait pu te faire mourir cette nuit, sans sacrements, sans repentir, dans l'horreur du Péché qui dévore les damnés.

ROSALIE. — Si ce ne devait être pour toujours loin de lui, j'aimerais mieux ces flammes que la cruauté du repentir inutile.

LOUIS. — Vous ne savez point, ma fille. Quel que soit votre mal, sachez avec certitude que c'est Dieu qui vous visite... Recevez patiemment votre hôte, le chagrin ; soyez humble. La douleur sera joie pour votre âme perdue et l'aidera à monter le chemin du salut.

ROSALIE. — Sire, que faut-il faire ? Guidez-moi, sauvez-moi.

LOUIS. — Il faut souffrir.

ROSALIE. — Ce n'est pas malaisé.

LOUIS. — D'autres pourront te dire que ton crime est léger, que tu n'en fus point maîtresse, et que la faute en

Gaultier de Salisbury, Manfred, Ezzelin et leurs gens. Chevaliers anglais, allemands et italiens. — Le peuple les escorte et les suit en silence, l'air sombre et menaçant.

GAULTIER DE SALISBURY, provocant. — Eh bien, que font-ils donc ? Qu'attendez-vous pour vous battre ?

MANFRED. — Le roi semble courroucé.

GAULTIER. — Qu'il dévore sa colère !

UN CHEVALIER FRANÇAIS. — Soyez prudent, Gaultier !

GAULTIER. — Par le ciel, je ne lui céderai d'un pas.

CHEVALIERS ANGLAIS. — Tiens bon, notre seigneur ; nous sommes là ; parle-leur hardiment.

MANFRED, à mi-voix aux Italiens. — Attention, Ezzelin ! Vous autres, soyez prêts, quand je donnerai le signal : droit au Roi ! Les Italiens et Manfred cherchent à s'approcher du Roi. Mais Mathieu de Coucy et ses chevaliers, étroitement serrés autour de Louis, leur barrent le passage. Avant qu'une parole ait été changée, on sent de part et d'autre le combat imminent. — Le peuple se presse pour voir.

LOUIS, de plus en plus pâle. — Baron, qu'avez-vous fait des ordres que je vous donnai ?

GAULTIER. — Des ordres ? j'en donne aux autres ; je n'en reçois pas d'eux.

LOUIS. — Qu'avez-vous fait de Thibault, que vous deviez secourir ?

GAULTIER. — Que lui est-il arrivé !

LOUIS. — Hypocrite !

GAULTIER, tressaillant. — Quoi ! qu'a-t-il dit ?... Tu mens.

MATHIEU, de même, tirant l'épée. — Hôlà, drôle ! Tu insultes notre Roi ! Des deux camps, les épées sortent du fourreau.

LOUIS, d'une voix ferme et calme, bien que frissonnant par moments, et forcé de s'appuyer sur le bras de Marguerite. — Baron, tant que vos crimes n'ont flétri que vous, je me suis efforcé d'oublier l'objet de scandale que vous étiez pour mon armée, et je priais Dieu qu'il eût pitié de vous. Mais chaque jour, votre

péché grandit ; les plus chers de mes sujets en sont la proie ; il est temps de songer à défendre leur faiblesse. Vous avez tué Thibault, vous trahissez l'armée, vous empoisonnez l'âme de ceux qui vous approchent ; le souffle luxurieux et meurtrier qui vous dévore souille qui le respire. J'étoufferai cette peste maudite ; je sauverai ce peuple que Dieu m'a confié. L'honneur de mes chevaliers est le mien. En vous attaquant à eux, c'est moi que vous atteignez... Baron, votre épée.

GAULTIER. — Mon épée, mon épée ! Par le diable, viens la chercher !

LOUIS. — Coucy, exécutez mes ordres.

MATHIEU. — Au nom du Roi, Salisbury, je t'arrête.

GAULTIER DE SALISBURY. — Essaie. Il assène un coup d'épée à Mathieu qui le pare.

LES ANGLAIS. — Tue-le, sire baron ! Mort aux Français !

QUENTIN. — A nous, compagnons ! laisserons-nous ces ribauds se jouer de notre Roi ?

MANFRED, aux siens. — Dans un moment, au Roi !

LOUIS. — Mutins criards, silence ! Je n'ai que faire de vos bras. Vos sauvages violences épouvantent moins les Sarrasins qu'elles ne me font dégoût. Vous êtes venus dans la Croisade, non pour glorifier Dieu, mais pour lui faire outrage. Mieux vaut vous avoir pour ennemis que pour alliés. Je vous chasse de mon armée.

GAULTIER, à ses chevaliers. — Holà ! entendez-vous ? il nous chasse ! lui, cet homme tremblant, qui se soutient à peine !... Français, voici mon gant ; je vous le jette. Osez le relever !

ÉTIENNE DE COUCY, courant lestement vers le gant qu'il ramasse. — Au nom de l'armée ! Les deux partis vont en venir aux mains. Manfred se retourne, pour donner le signal. Les Italiens se sont glissés près du Roi.

LOUIS, la figure transformée, les yeux fixes et comme terrifiés. — Silence, écarterez-vous !

QUENTIN. — Regardez le Roi, il semble épouvanté.

LOUIS. — Écartez-vous, ami... La foudre va tomber.

MANFRED. — Qu'a-t-il ?

LES ANGLAIS. — Il a peur ?

GAULTIER. — Il me regarde avec des yeux étranges.

EZZELIN, à Manfred. — Donne le signal. Manfred n'écoute pas.

MATHIEU. — Sire, laissez-nous combattre.

QUENTIN. — A mort, Anglais, félons !

LOUIS. — Non, non... nous sommes inutiles ici, mon ami. Laissons faire Dieu.

MATHIEU. — Dieu ?

LOUIS. — Attends, et prie. Tu verras des choses indicibles... La colère de Dieu est plus impitoyable que notre vengeance.

GAULTIER. — Pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Français !... Sire, qu'est-ce que tu vois ?

LOUIS, le regardant toujours de ses yeux fixes, calmes et sombres. — La main de Dieu qui descend sur toi.

GAULTIER, troublé de plus en plus ; violemment. — Quoi, que dis-tu ? tu es fou ?

LOUIS, gravement. — Tais-toi ! Recueille-toi, malheureux. Regarde cette terre, avant que d'y descendre. Gaultier tressaïlle, regarde instinctivement le sol, change de place, et vient vers le Roi. — Mathieu de Coucy et ses chevaliers le tiennent en respect, au bout de leurs épées.

GAULTIER. — Ah ! la terre !... l'abîme !... non !... Je veux aller vers le Roi. Manfred et les autres s'agitent, et regardent le Roi et Gaultier avec une terreur croissante.

LOUIS. — Déjà je sens l'odeur de la Mort qui s'élève.

MATHIEU. — Que se passe-t-il, seigneur ?

LOUIS. — Paix, ne voyez-vous pas que cet homme est damné ?

GAULTIER, violemment. — Damné, damné... tu mens ! Il veut frapper le roi. Mathieu et ses chevaliers le repoussent. Tumulte.

LOUIS. — Sa vie tombe. Silence.

GAULTIER, éperdu. — Non, pardon, pardon, tu es un

saint, tu sais tout. Je ne suis pas damné, je ne veux pas l'être!... Je me rends ; tiens, voici mon épée ; voici mes armes, mon casque. Il arrache son casque. J'étouffe... Arrête-moi, fais de moi ton prisonnier. Frappe-moi ! Sauve-moi!... Mais pas damné!... Sauvez-moi, vous tous ! Ah ! Il porte les mains à sa tête.

LOUIS, calme. — Voilà. Gaultier de Salisbury s'éroule comme une masse. — Tous crient, s'agitent, se pressent d'abord pour voir, puis s'écartent précipitamment, et font le vide autour du corps.

LES CHEVALIERS ANGLAIS. — Sire Gaultier !

— Il est mort !

ÉTIENNE, accourant. — Sire, les Sarrasins ont profité de notre confusion. Les portes du camp sont prises. Ils viennent.

MATHIEU. — A leur rencontre !

EZZELIN, à Manfred. — Manfred, voilà le moment. Donnons le signal !

MANFRED, comme pétrifié par la scène précédente, se réveille, hagard, épouvanté, et s'enfuit. — Ah ! fuyons !

ITALIENS. — Sauve qui peut ! Ils le suivent en désordre.

PEUPLE. — Le camp est envahi. Seigneur Roi, sauve-nous !

MARGUERITE. — Mon seigneur s'évanouit.

LOUIS, chancelant et frissonnant. — Je ne puis plus marcher. Soutenez-moi.

CHEVALIERS FRANÇAIS, au dehors. — Montjoie ! On entend le combat qui se rapproche.

SCÈNE II

Le Désert. — L'armée des Croisés. Quentin et ses fils. Des archers lancent des flèches. — Cris lointains.

UN DES FILS DE QUENTIN. — Père, nous sommes perdus.

QUENTIN. — Il faudrait voir cela !

UN DES FILS. — Les chevaliers tournent bride. Les voici qui reviennent.

UN AUTRE. — Rien à faire, c'est fini.

QUENTIN. — Mais non, mais non, que diable ! Qui m'a donné des gens comme cela ! Moins de cœur qu'une femme !... Tout va bien, au contraire. Regarde monseigneur Mathieu là-bas : hein ! est-il beau ! tout s'écarte devant lui... Tout est le mieux du monde.

UN DES FILS. — Tu vois bien qu'ils se replient !

QUENTIN. — Parfait. Quand nous serons tous réunis, il ne fera pas bon s'y frotter, fils, je te le garantis. Les chevaliers se replient en désordre. — Le Roi, Marguerite, Mathieu de Coucy, Étienne.

MATHIEU DE COUCY. — Allons, nous avons fait ce que nous avons pu !

LOUIS. — Il faut faire retraite. Mes amis, ne vous affligez pas ; ce sont les aventures ordinaires de la guerre ; nous reviendrons plus forts. Rassemblez l'armée. Il trébuché. Mathieu le soutient.

MATHIEU. — Sire, qu'avez-vous ?

LOUIS. — Ce n'est rien.

MARGUERITE. — A tout instant, il défaille.

PEUPLE, se pressant autour du Roi. — Sire, ils viennent sur nous. Où nous as-tu menés ? où est cette Jérusalem que tu nous avais promise ?... Ramène-nous en France, ramène-nous en France !

MARGUERITE, au Peuple. — Voyez comme il est faible : ayez pitié, bonnes gens !

LOUIS, se soutenant à peine. — Pauvres amis, ayez confiance, je vous mènerai dans la patrie.

PEUPLE. — Ils viennent ! Sauve-nous ! O bon roi, sauve-nous !

LOUIS. — Quoi, mes Français, vous avez peur ? Ne me faites pas cette peine. Voyez, est-ce que je ne partage pas vos dangers ? Que craignez-vous ? nous sommes tous réunis. Vienne qui voudra, nous le recevrons ensemble.

MATHIEU. — Sire, il faut fuir ; vous, devant. Nous soutiendrons le choc de la cavalerie sarrasine.

PEUPLE, baisant les mains de Louis, se pressant autour de lui, se jetant à ses genoux. — Sire, ne nous quitte pas. Quand tu es là, nous ne craignons rien ; ne nous laisse pas seuls !

LOUIS. — Non, mes amis, je ne vous quitterai pas. Un père ne laisse pas ses enfants dans la peine.

MATHIEU. — Nous ne pourrions tenir plus d'une heure.

LOUIS. — Ou ramener mon peuple victorieux de l'épreuve, ou tomber avec lui, frappé du même coup.

MATHIEU. — Sire, la reine, votre enfant...

LOUIS. — Fuis, Marguerite.

MARGUERITE. — Si ta place est ici, la mienne est près de toi.

PEUPLE. — Les païens viennent !

MARGUERITE. — Mon Dieu, pitié de nous !

LOUIS. — A ta volonté, Dieu !

QUENTIN, au peuple. — Quoi, serez-vous assez lâches pour laisser mourir notre bon sire avec nous ?

MATHIEU. — Mon seigneur, au nom de la chevalerie !

PEUPLE. — Sire, reste avec nous !

LOUIS. — J'ai dit, je resterai.

QUENTIN, au peuple. — Lâches, lâches, misérables couards ! est-ce que vous en mourrez moins, pour faire mourir le Roi ?

PEUPLE. — Les voici, les voici ! Ils se pressent en désordre autour du Roi.

LOUIS, chancelant, faisant effort pour se tenir debout. — Paix, mes amis... mettez-vous à vos rangs... je suis avec vous.

MATHIEU. — Sire, vous chanceliez.

LOUIS. — Non, non, je vais bien... je veux être fort... il faut que je sois fort en ce moment... je veux... Il s'évanouit.

PEUPLE. — Ah !

QUENTIN. — Voyez ce que vous avez fait ! Traîtres !

PEUPLE, ému. — Pauvre Sire !... Oui... oui... Sauvez le Roi !...

MATHIEU, prenant le Roi à bras le corps. — En avant, cheva-

liers ! Sauvons notre seigneur... Toi, il parle à Quentin, commande à ces hommes ; soutiens le choc de l'ennemi ; tiens tant que tu pourras... Pour le Roi, mon ami !

QUENTIN. — Pour le Roi.

MARGUERITE. — Viens, Bérengère.

BÉRENGÈRE. — Près de mon père, madame.

QUENTIN. — Va-t'en !

BÉRENGÈRE. — Nenni.

ÉTIENNE DE COUCY. — Bérengère !

BÉRENGÈRE. — Adieu, mon doux ami.

PEUPLE. — Ils viennent comme un tonnerre.

QUENTIN. — Archers, préparez-vous... Amis, en rangs serrés. Ainsi... les lances appuyées sur l'épaule l'un de l'autre. Ferme sur les jarrets... Archers, sommes-nous prêts ?

MATHIEU, se retournant, le Roi évanoui dans ses bras, voit Étienne hésitant, resté en arrière des autres. — Étienne, que fais-tu ? hâte-toi.

ÉTIENNE. — Pardonnez-moi, mon père. Il court vers Bérengère.

MATHIEU. — Viens, je l'ordonne...

ÉTIENNE. — Adieu... Je l'aime, il montre Bérengère, pardonnez.

MATHIEU. — Mon fils !

CHEVALIER. — Monseigneur, hâtons-nous !

MATHIEU. — Il le faut ! sauvons le Roi !... il emporte le Roi, en courant.

BÉRENGÈRE, se jetant dans les bras d'Étienne. — Je t'aime.

ÉTIENNE. — Ma bien-aimée, nous allons être réunis pour jamais.

QUENTIN. — Allons, n'ayez pas peur ; nous en viendrons à bout... Par Jésus ! chacun de nous en vaut dix comme ceux-là.

PEUPLE. — Ah ! c'est comme une tempête !

QUENTIN. — Le chant ! entonnez le chant !

PEUPLE, chantant. — *Saint Sépulcre, à l'aide ! Sarrasins et*

païens viennent pour nous fourfaire. Voyez les armes luire ; tout mon cœur en tressaille. Amis, n'en doutez pas, voici notre jugement. Bien le sais : y mourrons pour la gloire de Dieu. Mais bien cher me vendrai, si mon fer ne se brise. Nul n'en garantira ni coiffe ni haubert. Paradis sera nôtre, à eux sera enfer.

QUENTIN. — A toi, Bérengère !

BÉRENGÈRE, chantant. — Amis, soyez tous assurés ; n'ayez plus doute ni frayeur. Messager suis du bon Seigneur, qui vous mettra hors de douleur. Ne craignez d'exposer votre corps aux blessures. Oh ! que la mort est douce pour ceux qui aiment Dieu !

QUENTIN. — Archers, il est temps. Décharges de flèches.

PEUPLE, chantant. — Qui êtes-vous, beau Sire, qui doucement parlez, et si haut réconfort de Dieu nous apportez ?

BÉRENGÈRE, chantant. — Ange suis du Seigneur, beaux amis ; pour votre appui m'a envoyé. Soyez paisibles ; dans les cieus, Dieu vous regarde et vous attend. Allez, bien avez commencé ; pour Dieu serez tous massacrés ; mais la haute couronne du paradis aurez. Je m'en vais ; hosannah ! à Dieu donc, demeurez.

PEUPLE, chantant. — Pour Dieu tenons ferme et mourons. Qui de bon cœur le servira, jamais sa peine ne perdra. O sainte et bonne mort qui nous enlève au mal, mort douce et délectable, viens, prends-nous ! Hosannah !

QUENTIN. — Ferme ! nous y voici ! On entend un grondement de tonnerre et des sonneries de trompettes.

PEUPLE. — Adieu, compagnons. Vive le Roi et Jésus !

ÉTIENNE. — Bérengère, n'aie pas peur.

BÉRENGÈRE. — Je n'ai pas peur, je suis heureuse.

ÉTIENNE. — Ferme les yeux. Ainsi. Ils sont debout ; elle cache sa figure contre la poitrine d'Étienne.

BÉRENGÈRE. — Nous partirons ensemble. Ils s'embrassent.

QUENTIN. — Tout va bien. Nous vaincrons.

PEUPLE, grand cri. — Ah ! Les hommes s'arc-boutent sur leurs jambes. Les premiers rangs parent avec leurs lances.

ACTE V

SCÈNE I

Le désert. — Une misérable tente, autour de laquelle sont groupés, assis ou couchés, les Croisés. — Mathieu de Coucy, à part des autres, maigri, blêmi, l'expression dure et sombre. — La reine Marguerite, pâle, à demi couchée, les yeux fermés. — Rosalie, en vêtements de deuil, seule debout, regarde le désert. — Beaucoup de chevaliers pleurent, la tête cachée dans leurs mains. — On entend derrière la scène les décharges de feu grégeois, les arquebusades et les cris.

ROSALIE DE BRÈVES. — Dieu, pourquoi les frappes-tu tous, et non pas moi ? Moi seule je suis coupable.

CHEVALIER. — C'est ici notre lieu de sépulture. Ici nos os blanchiront dans le sable.

AUTRE. — L'implacable lumière, sans pitié, sans amour !...

AUTRE. — Impossible de faire un pas en avant, en arrière. Nous sommes bloqués. Que ce soit vite fini !

AUTRE. — Et toujours ces cris, ce feu sauvage et diabolique !

ROSALIE. — Eux, ils tiennent à la vie ; et moi, que je voudrais en être délivrée ! Dieu, pourquoi m'avoir fait naître ? Par moi, un être fut privé de la vie qu'il aimait. Par moi, un autre souffre maintenant les tourments éternels. Est-ce pour cela que j'ai vécu ? Pourquoi ne suis-je pas morte dans le ventre de ma mère ?

CHEVALIER BLESSÉ. — De l'eau ! Rosalie le fait boire.

ROSALIE. — Vous qui souffrez par moi, pardonnez-moi.

CHEVALIERS. — Dieu nous pardonne à tous !

ROSALIE, s'agenouillant auprès de Marguerite. — Marguerite !

CHEVALIER, montrant Marguerite et Mathieu. — Nous ne souffrons que pour nous. Ils pleurent leurs enfants.

ROSALIE. — Marguerite, dis-moi quelque chose. Marguerite sans la regarder, fait signe qu'elle ne peut pas. Ton silence m'éffraie

MARGUERITE, bas. — Que sert de parler ?

ROSALIE. — Je t'en prie, regarde-moi, ne te perds pas dans ta douleur !

MARGUERITE. — Mon pauvre petit enfant !

ROSALIE. — Que Dieu ne m'a-t-il prise, au lieu de cet innocent !

MARGUERITE. — Non, il faut que tu vives. Écoute. Je vais mourir. Mon cher Louis sera seul. Veille sur lui, ma sœur ; qu'il ne souffre point trop ; oublie ton mal pour ne songer qu'au sien.

UN CHEVALIER, s'approchant de Mathieu de Coucy. — Espérez, monseigneur. Il a peut-être échappé.

MATHIEU DE COUCY, rudement. — Ne me parle pas de lui.

CHEVALIER. — Venez combattre : l'âme s'endort dans l'action.

MATHIEU. — Tout à l'heure ! Je suis brisé.

CHEVALIER. — Courage ! nous n'en avons plus pour longtemps, monseigneur.

MATHIEU. — Non, il ne faut pas mourir encore... Dieu merci, je ne tiens pas à la vie, je la connais assez. Qu'irais-je traîner mes os dans mon château vide ? Mais tant que notre sire restera exposé aux coups des infidèles, je ne veux point mourir : il a besoin de moi.

*
* *

Louis, porté dans sa litière, le visage d'un mourant, mais calme

CHEVALIERS. — Le Roi. Ils se soulèvent pour le saluer

LOUIS. — Paix avec vous. Quelques-uns se traînent auprès de lui et baisent ses vêtements. Il les regarde affectueusement. Vous souffrez, sire Roger ?

UN CHEVALIER. — Sire, quelquefois je m'emplis la bouche de sable, pour ne pas crier.

LOUIS. — Prions Dieu qu'il vous aide. Il lui met les mains sur le front, doucement.

LE CHEVALIER. — Vos mains me font du bien.

LOUIS, à un autre. — Et vous, ami, que voulez-vous de moi ? Votre regard m'appelle.

CHEVALIER. — Ah ! sire, écoutez, écoutez ! On entend des décharges d'artillerie, Le chevalier pleure.

LOUIS. — C'est ce bruit que vous craignez ?

CHEVALIER. — Rien ne sert d'être brave. Le feu grégeois dévore tout.

LOUIS. — Rien n'arrive que Dieu ne l'ait voulu.

CHEVALIER. — Mon seigneur Louis, où laisserez-vous mon corps ? Je resterai ici, loin de tout ce que j'aime. Ma chair ne sentira point la caresse de ma terre humide de France ; ce sable dur la retiendra pour toujours, exilée ; rien ne fleurira d'elle. Comme je vais être seul !

LOUIS. — Ne pleurez point, ami, votre poussière. Songez que de ses liens votre âme volera, loin des sables arides, vers le frais paradis. Mathieu de Coucy vient baiser la main de Louis. Pauvre Mathieu, comme te voilà changé !

MATHIEU. — Vous aussi.

LOUIS. — Ils sont au paradis ; ils ne sont pas à plaindre.

MATHIEU. — Mais bien nous, monseigneur.

LOUIS. — Il ne faut pas penser à soi.

MATHIEU, doucement. — Je suis seul.

LOUIS. — Ce n'est qu'un moment. Accomplissons la tâche.

MATHIEU. — Je suis prêt, mais que pouvons-nous faire ? Où aller ?

LOUIS. — A Jérusalem

MATHIEU. — Nous sommes cernés.

LOUIS. — Dieu nous délivrera.

MATHIEU. — Amen !

LOUIS. — Si je succombe en route, tu me remplaceras.

ROSALIE DE BRÈVES, suppliante. — Sire, regardez-moi, ayez un mot pour moi.

LOUIS, la regardant avec un sourire triste. — Qui reconnaîtrait Rosalie d'autrefois ?

ROSALIE. — J'ai fait ce que vous m'avez dit : ne jamais oublier.

LOUIS. — Fais trêve à tes souffrances, pour soulager les autres. Écarte l'égoïsme jusque de ta douleur.

ROSALIE. — Ah ! ma souffrance m'est chère ; ne me la reprochez point. Je me sens moins seule, quand Dieu m'accable : car je sens qu'Il est là.

LOUIS. — Je ne te reproche rien ; aide seulement ceux-ci à voir, ainsi que toi, au travers de leur peine, le ciel qui s'ouvre aux malheureux. Il fait signe à ses gens de le porter vers Marguerite. Marguerite aimée ! Ils se parlent tous deux, couchés, l'un à côté de l'autre.

MARGUERITE. — Ne me regarde pas ainsi : je perds toutes mes forces.

LOUIS. — Pleure, abandonne-toi ; profitons de ce que nous sommes encore l'un près de l'autre, afin de nous consoler.

MARGUERITE. — Ah ! pourquoi Dieu me l'avait-il donné, puisque c'était pour me le reprendre si vite ?

LOUIS. — Silence. Dieu le sait.

MARGUERITE. — Mais pourquoi l'avoir fait souffrir ? Quand souffre l'un de nous, il peut se dire que c'est pour expier ; il peut lutter ; il comprend au moins pourquoi. Mais lui, cet innocent, il me regardait en pleurant, et il semblait me dire : « Pourquoi me faites-vous du mal ? Que vous ai-je fait ? »

LOUIS. — « *En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleu-*

rerez; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie... Je vous verrai de nouveau; et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie... Ayez la paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde: prenez courage; j'ai vaincu le monde¹. »

MARGUERITE, s'est tue, puis soupire doucement. — Louis, que tu me fais de bien !... Hélas !

LOUIS. — Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, Marguerite ?

MARGUERITE. — Quoi ?

LOUIS. — Tu penses que tu vas mourir... je le vois dans tes yeux...

MARGUERITE. — C'est vrai.

LOUIS. — Chère âme, je suis si faible moi-même que je puis bien sourire de ton mal, tendrement. Patience ! C'est la dernière épreuve qui s'approche de nous ; la moins dure de toutes : car elle sera consolée dans les bras de Jésus.

MARGUERITE. — Ce n'est pas de mourir, Louis, qui me fait peur ; c'est de te laisser seul, ici, dans ces dangers... Qui te soutiendra, toi qui les soutiens tous ?

LOUIS. — Ne t'inquiète point, mon âme : Dieu pourvoira à tout.

MARGUERITE. — J'avais rêvé de finir notre vie dans un château de France, là-bas, près de notre Loire, au milieu des champs paisibles, m'endormant dans tes bras, parmi nos chers enfants, dans le recueillement.

LOUIS. — Marguerite, n'est-il pas beau de tomber l'un près de l'autre, dans le combat pour la croix ?

MARGUERITE. — Il est vrai : ici est notre place... Silence. Marguerite se soulève brusquement, les mains tendues vers Louis.

LOUIS. — Qu'as-tu ?

MARGUERITE. — L'heure est venue. Ne me quitte pas, Louis. Aide-moi à partir.

LOUIS, à ses porteurs. — Portez-nous dans la tente. On les emporte sur la même litière.

*
* * *

Une partie des chevaliers, avec Mathieu de Coucy, sont sortis en armes, pendant le dialogue du Roi et de Marguerite. Rosalie est restée au milieu des blessés.

ROSALIE DE BRÈVES. — Néant, tout est néant, hors Dieu Notre Seigneur. Rien n'existe qu'en lui ; tout fuit et se dissipe. La chair est pareille au sable qui coule en monceaux mouvants. L'âme est comme ce vent au souffle dévorant, qui tourbillonne en vain parmi les flots de sable... O vie, tu n'es qu'un mot. Amours, désirs, souffrances, il ne me reste plus de tout ce que je fus, que la peine brûlante d'avoir jamais pu l'être, et l'espoir que bientôt je ne le serai plus. Des chevaliers amènent Manfred prisonnier, un chapelet à la main, l'air souriant, peureux et idiot.

CHEVALIERS. — Menons-le vers le roi.

MANFRED. — Non, pas vers lui ; je ne veux pas le voir : son regard donne la mort.

ROSALIE. — Manfred !

UN CHEVALIER. — Madame, voilà le misérable qui perdit votre époux et l'armée. Les païens nous le livrent ; ce traître était venu se joindre à la croisade, pour faire marché de nous avec nos ennemis. Que faut-il faire de lui ?

AUTRES CHEVALIERS. — Tuons-le !

MANFRED. — Paix, il faut que je le répète encore dix fois ce soir. Il montre son chapelet.

CHEVALIERS. — Que fait-il ? il prie ?

PREMIER CHEVALIER. — Il marmonne des lambeaux de prières. Parfois il se jette à genoux et baise son rosaire. Puis il chante des refrains obscènes, qu'il mêle de saints cantiques et de grands signes de croix.

MANFRED. — J'ai pris ce chapelet ; on m'a dit que c'était bon... Non, ce n'est pas cela... Je voudrais savoir les mots qui sauvent et qui font croire.

CHEVALIERS. — Il n'a plus sa raison.

— Il joue la comédie.

— Qu'importe ? Chien enragé, tuons-le ! Rosalie leur fait signe d'écouter.

MANFRED. — Ils croient tous. Ils sont fous... Croire ? Êtes-vous sûrs de croire ? Comment faites-vous ? Dites-moi ce qu'il faut dire ; je le dirai aussi... Le moine m'a ordonné de répéter quarante fois ce rosaire, sans penser à rien autre. Mais je ne sais ce que j'ai : je ne puis. Souvent je suis sur le point d'arriver ; mais le diable m'emperte ! il me passe dans la tête toutes sortes d'idées folles : le souvenir de quelque bon coup, la jambe d'une drôlesse... Simonetta, Mahaut, laquelle est la plus blanche?... Seigneur, ayez pitié de moi. Il prie.

CHEVALIER. — Madame, qu'ordonnez-vous ?

ROSALIE. — La vengeance ne m'appartient pas : nous sommes le jouet de Dieu. Il eut sa volonté en faisant cet être ; qu'il le défasse s'il lui plaît ! Les grains de poussière ne se jugent pas entre eux.

MANFRED. — Tout est à recommencer. Ah ! si je disais quarante fois ce chapelet en ne pensant à rien, je crois que je serais sauvé... Laissez-moi, ne me touchez pas...

ROSALIE. — Laissez-le aller. Vous ne tenez plus que son ombre. Vous voyez bien qu'il n'est plus. A-t-il jamais été ?

MANFRED. — Prends garde à ta tête, Manfred. Ils sont fous, ils croient qu'ils sont sauvés. Ce n'est pas vrai ; ils mentent. Moi seul, je sais le moyen... Attends seulement que j'aie dit quarante fois mon chapelet.

CHEVALIERS. — Allons, hors d'ici !

MANFRED. — Prends bien garde, Ezzelin. La raison est chose délicate. Prends garde à ta raison.. Ouf. est-ce qu'ils

croiront toujours ? Croire, croire !... Je suis libre, moi, je suis libre !... *Miserere !* On le chasse.

*
* * *

ROSALIE DE BRÈVES. — Vie, raison, liberté, qu'êtes-vous ? Dieu pense, Dieu veut, Dieu vit pour nous. Moi-même, est-ce que je vis ?... Je voudrais me coucher là, et ne plus me relever. Tout est indifférent.

UNE FEMME, sortant de la tente, effrayée. — Madame, venez vite ! Le Roi... Rosalie accourt. — On entend des clameurs dans le lointain et des sonneries de trompe. Les chevaliers blessés ou assoupis se traînent à quelques pas, pour voir.

D'AUTRES CHEVALIERS, accourant avec joie. — Nous sommes sauvés ! Voici notre avant-garde. Elle vient nous dégager. La ligne sarrasine est forcée : Coucy a fait sa jonction avec l'autre armée. Le Roi ! où est le Roi ?

MATHIEU DE COUCY, arrivant avec ses gens. — Le chemin est libre jusqu'à la mer.

CHEVALIERS. — Nous reverrons la patrie. Nous reviendrons en France.

MATHIEU. — Prévenez le Roi. Rosalie paraît à l'entrée de la tente et fait signe de se taire.

ROSALIE. — La reine est morte.

MATHIEU. — La reine ? Je viens de la voir !

ROSALIE. — Elle s'est éteinte soudain, à peine rentrée dans sa tente.

MATHIEU. — Qu'avons-nous fait à Dieu ? Comme il nous frappe durement !

CHEVALIERS. — Ah ! madame notre reine, vous nous avez quittés !

— Ses yeux pleins de bonté faisaient passer nos peines.

— Elle a tant souffert, l'innocente victime !

MATHIEU — Comment ferons-nous maintenant pour

sauver notre sire ? Tant qu'elle était ici, sa tendresse savait les paroles et les soins qui retiennent la vie sur le point de s'enfuir. Elle partie, qui nous le gardera ?

ROSALIE. — Elle nous l'a confié. Unissons-nous, Mathieu, dans l'amour de notre Roi. Séchons nos larmes, cachons nos deuils, ne pensons plus qu'à lui.

MATHIEU. — Madame, pardonnez-moi mes paroles d'autrefois. La porte de la tente s'ouvre. Louis paraît dans sa litière. Tous se taisent.

MATHIEU. — Sire...

LOUIS, doucement. — Je sais, mon ami... merci... L'armée est délivrée ?

MATHIEU. — Oui, sire.

LOUIS. — Amis, je suis bien faible, ce soir ; je ne puis vous parler... Demain, nous partirons, à l'aube.

MATHIEU. — Pour la France, sire ?

LOUIS. — Pour Jérusalem.

CHEVALIERS. — Jérusalem ?

MATHIEU, se retournant vers ses chevaliers et leur imposant silence, d'un geste impérieux. — Silence ! Ils se taisent. Sire, tout sera prêt.

LOUIS. — A demain. Prions, amis. Que la nuit vous soit douce.

CHEVALIERS. — Sire roi, qu'elle vous console !

SCÈNE II

Une montagne escarpée. — Quelques arbres, cyprès, cèdres, verdure noire, une petite fontaine sourd faiblement de terre, à droite. — Les chevaliers, les soldats, le peuple gravissent la côte

HOMMES DU PEUPLE

— Je n'en puis plus. Il s'assied.

— Ma cher !

— Cette lumière me rend fou.

— Qu'y faire ? Il faut marcher. Jérusalem est là. Se reme-
tant en marche.

— Oui, Jérusalem. Allons.

CHEVALIERS.

— Appuyez-vous sur moi, sire baron.

— Un instant, près de cette source claire...

— Vous pleurez ?

— Nos amis derrière nous, laissés dans la poussière.

— N'y pensons pas. Si l'on voulait songer aux misères
passées, le souffle manquerait ; on ne pourrait plus vivre.
Allons, Dieu est là, Dieu est là !

— Oui... Remettons-nous en marche. Ils passent.

SEIGNEURS FRANÇAIS.

— Le Roi se meurt.

— Cela ne se peut.

— Il défaille, à chaque pas.

— Ah ! je l'ai vu si faible et si fort à la fois que j'espère
toujours. Il vivra s'il le veut.

— Oui, il n'est plus retenu à la vie que par sa volonté.

— Je ne le comprends pas : à mesure qu'il est plus écrasé
par les choses, il semble les dominer davantage. Vaincu,
malade, mourant, il paraît tout conduire ; et tout ce qui
est, semble être parce qu'il l'a voulu.

— C'est ainsi. Je l'ai plaint autrefois ; je pensais à ce
qu'il devait souffrir de ses espérances déçues. Mais son
âme, à chaque coup, était plus remplie de lumière ; elle ne
voyait pas le malheur, mais la source du malheur, et bai-
sait tendrement la main qui la frappait. Maintenant, il est
si haut que sa volonté n'est plus distincte de Celle qui
conduit l'univers. Louis n'est plus : c'est Dieu qui est
en lui. La litière du Roi, portée par quelques hommes. Près de lui,
Mathieu de Coucy, Rosalie de Brèves.

LOUIS. — Arrêtons-nous, Mathieu. Voici le terme du voyage.

MATHIEU DE COUCY. — Sire, encore un effort : Jérusalem est proche ; la vue du Saint Sépulcre ranimera votre corps.

LOUIS. — Il est trop tard. Voilà bien des jours que mon âme est près de s'échapper de sa prison. Je la sens qui palpite du bonheur de s'enfuir. Cette dépouille ira pour moi dans Jérusalem.

ROSALIE DE BRÈVES. — Ne me quittez pas !

MATHIEU. — Restez avec nous, sire.

LOUIS. — O vous que j'aime, mon cœur reste avec vous.

MATHIEU. — Le soleil est ici moins ardent ; ne sentez-vous pas l'ombre et le frais de cette source vous pénétrer le corps ?

LOUIS. — Non, tournez-moi le visage du côté de l'armée.

LES SOLDATS, tendant les bras au roi. — Hélas ! sire !

— Il se meurt.

LOUIS, souriant. — Courage, mes bons amis ! Si vous ne vous hâtez, je serai avant vous dans Jérusalem... Marchez, marchez, c'est là... Faites que je la voie par vos yeux, avant de vous quitter.

MATHIEU. — Ah ! mourir vaincu, avant d'avoir atteint le but tant désiré !

LOUIS. — Que parles-tu de défaite ? Vois ce peuple qui monte vers le Seigneur. N'ai-je pas réussi à arracher de lui toute pensée mortelle ? N'ai-je pas réussi à faire régner Dieu ? Un moment de silence. On entend les soldats qui s'excitent à marcher. Pendant le reste de la scène, l'armée continue de défiler, gravissant la colline, par un chemin qui tourne à gauche de la fontaine, près de laquelle repose la litière du Roi. Souriant. J'étais un mauvais roi ; j'étais fait pour être moine... Et, pourtant, je crois que je leur ai fait du bien. Les simples âmes de mon peuple de France ont besoin d'un foyer où leur flamme s'étende ; ils souffrent quand ce beau feu d'amour, faute d'aliment, s'éteint

ou se replie. Voyez comme leurs yeux prennent dans les dangers un éclat singulier ! Ils sont heureux, je vous assure... Et qui sait, mon ami ? Il sera peut-être plus utile à mon royaume que j'aie moins pensé à son intérêt qu'à celui de Dieu. Assez d'autres ne songeront qu'au premier. Il ne nuira pas à mes fils qu'un de leurs fols ancêtres soit mort pour l'amour de Dieu seul, sans raison et sans gain.

MATHIEU, à lui-même. — Hélas ! je n'ai plus de fils, à qui serve ma mort. Ma race est effacée ; les siècles que je porte s'éteindront avec moi. Louis caresse, en souriant, la tête de Rosalie, agenouillée devant lui.

ROSALIE. — Dites-moi, dites-moi... Vous croyez que Dieu me pardonnera, un jour ?

LOUIS. — J'ai foi en sa miséricorde ; qui pourrait mourir, s'il ne croyait ?

ROSALIE. — J'ai peur, je fus si coupable !

LOUIS. — Heureuse faute qui fit jaillir de ce front endurci la source pure des larmes ! Pauvre petite, aux pieds, au cœur meurtris, apaise-toi, tu as supporté bien des fatigues pour moi ; à l'avenir, tu n'en supporteras plus. Il s'affaisse. Rosalie s'élançe vers Louis, lui appuie son mouchoir sur les lèvres. Mathieu soutient la tête du Roi.

MATHIEU. — Il est couvert de sang.

LOUIS, épuisé et joyeux. — Dieu soit loué de ce que je puis rendre mon sang pour le sien !

MATHIEU. — Sire, je vous en prie, ne vous agitez pas.

LOUIS, avec joie. — Je me sens mourir, je me sens mourir.

ROSALIE. — Mon roi, vous êtes heureux.

LOUIS. — Mer paisible et puissante, verdoyante et dorée comme la mousse des bois, tu me voiles là-bas dans ton lointain brumeux ma douce terre de France, mon Paris gracieux, les tours argentelées du Louvre qui se mirent dans les eaux murmurantes de ma Seine aux yeux gris, et la dentelle d'or de la Sainte-Chapelle. O mer qui nous sépa- res, toi sur qui j'ai erré, secoué par le malheur, à la quête

de Dieu qui mourut sur la croix, je m'en vais aujourd'hui sur une mer plus sûre, plus vaste et plus tranquille. Dans le ciel infini, profond regard de Dieu, mon âme délivrée va déployer ses voiles.

MATHIEU. — Il s'endort.

LOUIS, les yeux fermés. — Les tranquilles journées que nous passions tous deux dans les grandes cathédrales, lorsque la nuit montait de l'ombre des piliers, et que le jour glissait comme un rêve silencieux aux jardins merveilleux des vitraux enchantés ! On entend une grande clameur au loin. Marguerite, je viens. La clameur augmente, se rapproche ; tous prêtent l'oreille.

LOUIS, se soulevant. — Mathieu, il est temps. En marche ! Il lui fait signe.

L'ARMÉE, du sommet au bas de la montagne, comme un ouragan.

— Jérusalem !

— Voici Jérusalem !...

— Jésus ! Ils se prosternent, en pleurant et criant.

LOUIS, mourant. — Ecoutez ! Voici mon amour, voici mon amour ! Ah ! je languis de vous, Jésus, mon bien-aimé ! Viens, prends-moi ; viens, viens, mon Seigneur ! Il meurt.

ROSALIE, tendant les bras au ciel. — Et moi, et moi ! quand me prendras-tu aussi ?

MATHIEU, fermant les yeux de Louis. — Sa volonté soit faite !

LES CHEVALIERS.

In te, Domine, speravi. Non confundar in æternum.

MATHIEU DE COUCY, se relevant, l'épée haute. — En avant Trompettes.

Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

ACADEMIA R. P. R.
FILIALA CLUJ
BIBLIOTECA
Nr. 134/1956

OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

Edition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Edition de Luxe in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur de Gabriel BELOT.*

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND VIVANT, PAR P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS -- 22, RUE HUYGHENS, 22 -- PARIS